

CONTUMACE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

Par MM. JOUSLIN DE LA SALLE et SAINT-MAURICE.

Musique de M. Alexandre, Ballet de M. Cbraly.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 28 Novembre 1826.

~~~~~  
Prix : 1 fr. 50 c.  
~~~~~

PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE, BOULEVARD ST. - MARTIN, N^o. 29;

VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1826.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

MAD. WERNER, tenant une maison de commerce.

JENNY, sa fille.

MAURICE, premier Commis.

Le Major **RAYMOND**.

FRÉDÉRIC, Lieutenant d'infanterie.

M. MULLER, ancien Douanier, ami de Madame Werner.

MARIE, domestique de Mad. Werner.

UN FACTIONNAIRE.

UN CAPORAL.

Garçons de Magasin.

Soldats.

Peuple.

Mad. ST-AMAND.

MAD. DORVAL.

M. GOBERT.

M. THÉRIGNY.

M. JEMMA.

M. SERRÉS.

Mlle. STÉPHANIE.

M. MILLOT.

M. LAINÉ.

La Scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

Tous les Exemplaires non signés de l'un des Auteurs, seront réputés contrefaits.

LE
CONTUMACE.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Magasin ; à travers les vitraux du fond , on aperçoit la place sur laquelle donne l'entrée principale : des ballots sont jetés pêle mêle dans le Magasin , et tout annonce le désordre et la confusion.

SCENE PREMIERE.

MARIE, GARÇONS DE MAGASIN.

(*On entend au lever du rideau quelques coups de canon dans l'éloignement. Marie et les Garçons de magasin sont arrêtés , et écoutent.*)

MARIE.

Le canon se fait toujours entendre. (*Aux Garçons.*) Allons, allons, dépêchez-vous, mes amis ; enlevez-le reste de ces marchandises ; les Français seront sans doute bientôt maîtres de la ville, et il n'y a pas un moment à perdre ; mais j'aperçois M. Muller ; il accourt, je vais savoir des nouvelles.

SCENE II.

MULLER, MARIE, GARÇONS DE MAGASIN.

MULLER, accourant tout essoufflé.

Ouf ! je n'en puis plus... Ai-je couru, mon Dieu ! ai-je couru !

MARIE.

Eh bien, M. Muller que se passe-t-il donc ? On dirait que vous avez peur.

MULLER.

Moi ! du tout, Mademoiselle Marie, au contraire ; seulement, voyez-vous, je voulais éviter de faire connaissance avec ces diables de bombes que l'ennemi fait pleuvoir sur nous ; simple mesure de précaution, mais Dieu merci les hostilités vont bientôt cesser.

MARIE.

Comment vous croyez, M. Muller ?

MULLER.

Si je le crois ; parbleu ! j'en suis certain. Je viens de voir partir devant moi le parlementaire ; et avant une heure les Français seront ici.

MARIE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Que faut-il faire, M. Muller ?

MULLER.

Règle générale, ma chère amie ; il faut faire bonne mine au vainqueur : si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. Ainsi, quand les Français se présenteront ici, qu'on les traite en amis, qu'on ne leur refuse rien... Qu'on leur offre même tout ce qu'on possède ; mais en attendant, cachez tout ce que vous pourrez, parce que ce qui est caché ne se voit pas, et ce qui ne se voit pas ne se prend pas, c'est un principe. Allons, mes amis, hâtez-vous, et que rien ici n'ait l'apparence d'un magasin.

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! quelle vilaine chose que la guerre,

MULLER.

N'ayez pas peur, je vous promets que nous n'aurons pas à nous plaindre de nos ennemis ; je me charge d'obtenir une bonne capitulation pour tous nos ballots.

MARIE.

Et moi, M. Muller ?

MULLER.

Hum ! cela n'est pas aussi facile pour vous, mamselle Marie, les Français sont des lurons, et j'aurai bien de la peine à vous faire comprendre dans la capitulation ; mais, au résultat, quand vous seriez obligée de vous rendre avec armes et bagages... je ne vois pas d'inconvénient.

MARIE.

Vous êtes rassurant.

MULLER.

Allons, allons, vous n'en êtes pas là, mon enfant, que diantre, le siège n'est pas encore devant la place..... mais dites-moi où est donc cette bonne madame Werner?

MARIE.

Avec mademoiselle Jenny, dans son appartement; ces dames réunissent leurs effets les plus précieux.

MULLER

A merveille, suite de mon système; des cachettes, des cachettes, du reste, confiance absolue dans nos vainqueurs... ces pauvres dames, elles doivent avoir une inquiétude, je vais les rassurer... Eh! les voici justement.

SCENE III.

JENNY, MAD. WERNER, MULLER.

MAD. WERNER.

Ah! c'est vous, mon cher Muller, combien votre présence ici nous est nécessaire.

MULLER.

Tant mieux, tant mieux, ma bonne madame Werner, je ne suis jamais plus heureux que lorsque je puis vous être utile.

JENNY.

Il est vrai, M. Muller, vous êtes d'une obligeance...

MULLER.

Que voulez-vous, Mademoiselle, depuis qu'on m'a rayé de la liste des douaniers, je n'ai plus rien à faire, et il faut bien que je m'occupe; d'ailleurs, je l'avoue, j'aime à rendre service, c'est une manie chez moi; et qui obligerai-je, si ce n'était pas vous, Mesdames, vous dont je suis depuis dix ans le voisin et l'ami.

JENNY.

Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas?

MAD. WERNER.

Mais malgré tous vos soins, au milieu des ennemis qui vont nous entourer, comment prévenir les malheurs qui peuvent fondre sur nous?

MULLER.

Soyez donc tranquille, je réponds de tout, je sais comment on s'y prend avec des vainqueurs, mais si mes soins et mes précautions ne suffisaient pas, vous avez ici quelqu'un qui vous protégerait bien mieux que je ne pourrai le faire.

MAD. WERNER.

Ici, qui donc?

MULLER.

Parbleu! votre premier commis, votre ami Mauricc.

JENNY:

Quoi! vous pensez, Monsieur?

MAD. WERNER.

Sans doute, sa qualité de Français.

MULLER.

C'est bien quelque chose, mais ce n'est pas tout.

JENNY.

Que voulez-vous dire?

MULLER.

Figurez-vous qu'en rangeant dans la maison, j'ai fait la découverte la plus singulière, j'ai trouvé... mais je vous conterai cela. Ecoutez donc, le feu a cessé... oui, le canon ne se fait plus entendre, c'est bon signe, la capitulation est acceptée. Maintenant les Français ne tarderont pas à arriver, c'est ici que mes instructions vont devenir essentielles... D'abord, Marie va se rendre à sa cuisine, allumer ses fourneaux, et préparer le meilleur repas possible; un bon dîner arrange bien des choses. Vous, Mesdames, veillez à ce que rien ne manque dans les appartemens, et les premiers Français qui se présenteront, vous les recevrez avec un air riant et affable, absolument l'air d'un débiteur qui reçoit son créancier; il voudrait le voir au diable, mais c'est égal, les plus grands égards.

MAD. WERNER.

Oui, oui, M. Muller, tout sera exécuté comme vous le désirez.

MULLER.

A merveille; moi, pendant ce temps-là, je vais à la rencontre des vainqueurs.

MAD. WERNER.

Vous, M. Muller! quel motif?

MULLER.

Parbleu! c'est la chose la plus indispensable, je ne vous laisserai pas recevoir le premier billet de logement qui se présentera, il faut choisir son monde; fiez-vous à moi, j'ai une grande expérience, je me suis trouvé dans vingt villes prises d'assaut ou rendues par capitulation; je me suis toujours tiré d'affaire... Mais le temps passe, n'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

(Il sort.)

SCENE IV.

JENNY, MAD. WERNER.

MAD. WERNER.

Ce bon Muller! il est tout de feu pour ses amis.

JENNY.

Et son zèle est si désintéressé!... Mais que voulait-il donc nous dire tout-à-l'heure, en nous parlant de M. Maurice? quelle est donc cette découverte qu'il a faite?

MAD. WERNER.

Cela t'occupe, je le vois, quand on aime, les moindres choses ont de l'intérêt.

JENNY.

Ma mère, vous savez que je ne vous cache rien; depuis quelques jours M. Maurice m'inquiète, il est d'une tristesse extrême. Hier soir, lorsqu'il écrivait, je le regardais, et j'ai vu des larmes s'échapper de ses yeux; quelle peut être la cause de ses chagrins?

MAD. WERNER.

Comment, ma Jenny, tu ne le devines pas? il t'aime, et il n'a encore reçu de moi aucune promesse positive.

JENNY.

Quoi! vous pensez!... Pauvre Maurice! cependant, si vous êtes toujours décidée en sa faveur, pourquoi ne pas lui dire?...

MAD. WERNER, souriant.

Que je consens, n'est-ce pas... (*Plus sérieusement.*) Écoute, ma fille; depuis sept ans que le hasard a fixé Maurice auprès de nous, je n'ai que des éloges à faire de sa conduite; ses talens, son activité ont fait prospérer mon commerce, plus je l'ai connu, plus je l'ai jugé digne de mon estime; cependant je ne sais rien de lui, sinon qu'il est le fils d'un soldat, et qu'il est sans fortune; avant de lui donner ta main, j'ai dû chercher à le mieux connaître, mais le temps des épreuves est passé, et maintenant je crois que je puis sans crainte lui confier le bonheur de ma Jenny.

JENNY.

O ma mère, ma bonne mère, tous mes vœux seront donc comblés.

MAD. WERNER.

Oui, ma fille, et plutôt que tu ne le penses... Maintenant plus que jamais nous avons besoin d'un ami dévoué, d'un protecteur, et dès demain Maurice sera ton époux.

JENNY.

Quoi! demain?..

MAD. WERNER.

Oui, ma Jenny, j'ai fait toutes mes dispositions... Maurice va venir, je lui ferai part de ma résolution, et j'en suis sûre, sa tristesse aura bientôt disparu.

JENNY.

O ma mère, que ne vous devrai-je pas... Voici Maurice, je me retire, je sens que mon trouble, mon émotion...

MAD. WERNER.

Où, va, va, ma fille.

(Jenny embrasse sa mère, et sort vivement par la droite.)

SCENE V.

MAD. WERNER, MAURICE.

MAD. WERNER.

Vous voici de retour, Maurice.

MAURICE.

Où, Madame, toutes vos marchandises sont maintenant en sûreté... Mais pourquoi mademoiselle Jenny s'éloigne-t-elle à mon approche, serais-je la cause...

MAD. WERNER.

Point du tout... Vous connaissez la timidité de Jenny. (*En souriant.*) Mais elle ne vous fuira pas toujours. (*Prenant un ton plus noble.*) Maurice, il est temps de donner à votre mérite, à votre dévouement à mes intérêts, à un autre sentiment que j'ai vu naître avec plaisir, le prix que vous avez droit d'en attendre. (*Pendant ce temps, Maurice témoigne de l'inquiétude, il semble péniblement affecté.*) Mais qu'avez-vous, votre regard me semble inquiet... Vous éprouvez quelque affliction secrète... Que signifie ce silence?

MAURICE.

Madame... Je vous jure...

MAD. WERNER.

Maurice, pourquoi voulez-vous me tromper? auriez-vous quelque nouvelle désastreuse à m'apprendre?

MAURICE.

Non, Madame, les intérêts de votre maison n'ont point été compromis. Hier je vous ai remis les registres qui vous prouvent....

MAD. WERNER.

Il est vrai... Mais à propos, je ne vous les avais pas demandés; qu'est-ce que cela veut dire, mon cher Maurice? et dans quel moment encore êtes-vous aussi triste? c'est lorsque vos compatriotes...

MAURICE.

Hélas!

MAD. WERNER.

Lorsque vous allez vous trouver au milieu de Français, de frères, car malgré l'éloignement, le cœur est toujours fidèle à la patrie, et le vôtre d'ailleurs n'a-t-il pas un secret pressentiment de ce que je veux vous annoncer.

MAURICE, soupirant.

A moi, quelque chose d'heureux. Ah! Madame, je ne m'en flatte plus.

MAD. WERNER.

Votre langage m'étonne, je ne vous reconnais plus, mais je respecte vos secrets, et peut-être ce que j'ai à vous dire vous engagera-t-il à me témoigner plus de confiance. (*Après une courte pause.*) Maurice, vous ne m'avez pas caché votre amour, vos sentimens honnêtes vous ont acquis mon estime; et aujourd'hui vous allez voir couronner votre tendresse.

MAURICE, vivement.

Serait-il vrai? Ah! Madame, dans quel instant m'apprenez-vous!... Que vous êtes loin de connaître la situation de mon âme... Oui, j'osais en secret embrasser le plus doux espoir... Jenny, je l'adore! mais au nom de tout ce que vous avez fait pour moi... dites, Jenny m'aime-t-elle sincèrement... autant que je l'aime? Parlez, un mot va décider de mon sort.

MAD. WERNER.

Oui, mon cher Maurice, je vous fais cet aveu en toute assurance, le cœur de Jenny répond à votre tendresse.

MAURICE.

Ah, je puis donc défier le destin... Elle m'aime... Aujourd'hui je puis être son époux... Et je la fuirais! et j'irais loin d'elle, inquiet, triste, désespéré... Non, dussé-je payer de ma vie le bonheur de lui appartenir, je resterai, je mourrai content....

MAD. WERNER, interdite.

Que dites-vous? vous avez jeté l'effroi dans mon âme, hélas!... Quel trouble vous agite, Maurice, quelque danger vous menacerait-il? seriez-vous malheureux?

MAURICE.

Si je le suis... Ah!... vous me donnez votre fille, mais me connaissez-vous? vous pouvez du moins soupçonner qu'un homme qui s'expatrie, n'abandonne pas sans sujet le lieu chéri de sa naissance; qui sait si un seul mot prononcé ne vous ferait pas repentir de l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur; si Jenny elle-même ne me repousserait pas?

MAD. WERNER, avec tendresse

Vous, Maurice... non, je ne puis me tromper... si je n'ai jamais cherché à vous faire rompre le silence, c'est que la première impression que vous avez faite sur nos âmes, a répondu pour vous... j'ai respecté votre secret, parce que j'étais sûre qu'avec vos vertus, on n'a point un cœur coupable; j'ai descendu dans le vôtre, je l'ai bien étudié; par ce que vous êtes, je juge ce que vous avez été. Epoux de Jenny, vous devenez mon

Le Contumace.

filz, oui, vous l'êtes, gardez maintenant votre secret, ou épandez-le dans mon sein, vous êtes libre.

MAURICE.

Vous allez tout savoir... j'allais vous quitter... madame; si j'ai le courage de parler, ayez celui de m'entendre. Fils d'un soldat, élevé loin des yeux de mon père, j'ai joui rarement du bonheur de l'embrasser; j'avais huit ans quand je le vis pour la dernière fois; parvenu à ma dix-huitième année, dépourvu de ressources, entraîné par l'exemple, je m'enrôlai; mais je n'eus pas la consolation de servir dans le régiment de mon père, le sien avait passé les mers, et je fus privé de ses nouvelles; j'étais tombé sous un colonel le plus dur, le plus inflexible des hommes. Cinq années de patience avaient ployé mon âme sous son joug de fer. Arrive un instant fatal... Un jour, maltraité par lui, mon sang bouillonne, je veux répondre et me sens frapper... Outrage affreux qui fait encore rougir mon front!.. Je ne pus le dévorer; par un mouvement involontaire mon bras se leva pour me venger... Hélas! je reconnus bientôt toute l'étendue de ma faute... Jeté dans un cachot, je fus assez heureux pour me soustraire par la fuite au supplice qui m'attendait; je me trouvais dans le même jour, poursuivi, dénoncé, déserteur, condamné à mort... Errant, fugitif, j'arrive sur cette frontière, le bonheur semble me sourire, en m'offrant chez vous un asile, dont je jouis en paix pendant sept années; mais au moment le plus désiré, le plus beau de ma vie, la guerre amène en ces lieux des régimens français... Mes juges sont à votre porte, Madame, une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir, mais si je fuis, pourrai-je vivre loin de Jenny? Non, il est un charme plus puissant qui m'attache en ces lieux, j'y resterai, je subirai mon sort.

MAD. WERNER.

Grand dieu! Que viens-je d'entendre? malheureux Maurice! (*Après un silence.*) Ainsi, tandis que nous formions des projets de bonheur... quand je le voyais dans l'avenir... vous gémissiez en silence sous le poids d'une condamnation à mort... mais il faut songer à vous sauver... la fuite en ce moment ne pourrait que vous exposer... des soldats couvrent la campagne... caché dans ma maison, vous serez plus en sûreté... ces régimens ne feront que passer, et ici du moins vous pouvez encore espérer....

MAURICE.

Ainsi donc, pour prix de votre tendresse, je devais troubler la tranquillité de vos jours... Ah! Madame, que n'avez-vous placé votre affection dans un autre moins infortuné...

MAD. WERNER.

Avez-vous pensé que je ne vous aimerais qu'heureux... mon ami, vos peines ne sont-elles pas les miennes?..

SCENE VI.

MAD. WERNER, MULLER, MAURICE.

MULLER, accourant tout essoufflé.

Ah! mon dieu! mon dieu! où logerons-nous tout ce monde là?
Ah! Madame Werner, Maurice, je vous trouve à propos.

MAD. WERNER, vivement.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau, M. Muller?

MULLER.

Oh! c'est là qu'il a fallu du tact... j'étais dans la foule en amateur à voir défilér les troupes; je passais en revue toutes les physionomies, je n'en avais pas encore trouvé une seule dont je pusse répondre, lorsque tout-à-coup j'aperçois nos deux officiers, et mon opinion est sur le champ fixée; le chapeau à la main, je m'avance vers eux sur le ton le plus affable, je leur propose de venir loger ici; ils me regardent d'abord en riant, ça m'est égal, mais ils acceptent, voilà l'essentiel; je cours à l'Hôtel-de-Ville faire préparer leurs billets de logement, dans quelques instans je vais les retrouver, je vous les amène, et voilà comme je conduis les affaires.

MAD. WERNER.

Mon cher Muller, combien je vous remercie.

MULLER.

Il ne s'agit pas de cela, que tout soit préparé, le dîner, les appartemens, et surtout soyez là tout à l'heure pour recevoir ces Messieurs; une petit bout de toilette, ça ne peut pas nuire... Vous, mon cher Maurice, ne vous éloignez pas non plus, vous êtes Français, c'est un motif pour faire plus vite connaissance avec nos officiers.

MAURICE, à part.

Ah! je m'en garderai bien!

MULLER.

De votre côté, mon ami, avec quel plaisir vous allez revoir des compatriotes, d'anciens compagnons d'armes!

MAURICE, avec étonnement.

Comment? que voulez-vous dire?

MAD. WERNER, à part.

Saurait-il?

MULLER.

Vous voulez faire le discret, mais je sais ce que je dis, n'ai-je pas trouvé là haut dans une armoire un certain uniforme...

MAURICE, à part.

Grand Dieu !

MULLER.

Et vous ne direz point qu'il n'est pas à vous, votre nom est encore inscrit sur la doublure.

MAURICE, à part.

Funeste imprudence ! la moindre indiscretion... Plus tard vous saurez...

MULLER.

Comment ? du mystère ! avec un ami ; et pourquoi ? par amour-propre, parce que Monsieur n'a été que simple soldat ; fi Monsieur, que c'est mal, c'est très-mal. Quand on a porté l'uniforme avec honneur, on ne s'en cache jamais... et moi aussi, j'ai été soldat... dans le corps des douaniers, et j'en suis fier.

(On entend dans l'éloignement le son des trompettes et d'une musique militaire, auxquelles se mêle le bruit des tambours.)

Les troupes s'avancent, je cours au-devant de nos deux officiers, surtout n'oubliez pas mon système, des soins, des égards, des prévenances, c'est de la fausse monnaie, qu'avec un peu d'adresse on fait prendre pour comptant.

(Il sort vivement par le fond)

SCENE VIII.

MAD. WERNER, MAURICE.

MAURICE

Il m'a fait trembler ; s'il allait commettre une indiscretion.

MAD. WERNER.

Rassurez-vous, je lui expliquerai... son amitié vous répond de son silence.

MAURICE.

Un mot, un seul mot pourrait me conduire à la mort... La mort... quand j'étais si près du bonheur... Ah, Madame ! que depuis un instant la vie m'est devenue chère !

MAD. WERNER.

Pourquoi ne voir que le malheur, songeons plutôt à l'éloigner.

(Le bruit des tambours et de la musique s'est rapproché par degrés.)

On approche, la place se couvre de soldats, ne perdez pas un instant ; cachez-vous dans ce cabinet, prenez-en la clé, et n'en

sortez pas surtout... Je parlerai à Jenny, et mon œil attentif
veillera sur tout le reste.

MAURICE.

Ah! Madame! ah! ma mère!

MAD. WERNER.

Mon cher fils... entrez, entrez, de la prudence... je vais tout
disposer.

(Elle sort par la droite.)

SCENE VIII.

MAURICE seul, allant du côté du cabinet.

Les voici. ils approchent... fuyons.

(On voit à travers la porte du fond, les troupes défilér sur la
place; la musique et les tambours paraissent d'abord; vient
ensuite l'infanterie, puis quelques pièces d'artillerie, des cais-
sons et des bagages; le peuple se mêle à ce cortège, et les fe-
nêtres des maisons sont garnies de monde. Maurice va entrer
dans le cabinet, puis il s'arrête.)

Qu'entends-je! cette musique... ces airs... ce sont ceux de la
France... je les reconnais... que de souvenirs! comme mon
cœur bat... que ne puis-je contempler mes anciens frères d'armes,
me placer dans leurs rangs, leur parler de la patrie?... Non,
s'ils savaient qui je suis, ils me repousseraient; ils viennent
de combattre, de vaincre, ils sont fiers de l'uniforme qu'ils
portent, et moi, j'ai abandonné le mien... ils se montrent avec
orgueil et il faut que je me cache... mais non, non, je n'y sau-
rais résister... ah! que du moins je puisse voir encore une fois le
drapeau de la France. (Il s'avance vers la porte du fond.) Grand
Dieu! que vois-je... ces soldats... cet uniforme... oui, c'est lui...
je le reconnais... mon régiment... malheureux, plus d'espoir...
si l'on me voit, je suis perdu... les factes m'abandonnent...
Jenny, Madame Werner, c'est fait de moi. (Il se traîne vers le
cabinet de gauche et il y entre.)

SCENE IX.

MULLER, LE MAJOR, RAYMOND, FREDERIC.

(Ils sont suivis de deux soldats chargés de leurs manteaux.)

MULLER, aux Officiers.

Par ici, par ici, Messieurs... Là, donnez - vous la peine
d'entrer.

LE MAJOR.

Grand merci, Monsieur, en vérité je ne sais comment reconnaître toutes vos attentions ?

MULLER.

Comment donc, Monsieur, je ne fais que mon devoir, quand on a le bonheur de posséder des hôtes tels que vous.

FREDÉRIC, à part au Major.

Dites donc, Major, cet original veut donc nous tuer à coups de politesses.

MULLER, aux deux soldats.

Venez, posez-là les porte-manteaux de ces Messieurs, je m'en charge, soyez tranquille, tout trouvera sa place.

LE MAJOR.

Que d'obligations, Monsieur, je suis confus...

MULLER.

Ah! vous n'êtes pas au bout, et j'espère bien...

FREDÉRIC.

Ah! ça mais savez-vous, mon brave homme, que vous êtes un ennemi charmant.

MULLER.

Monsieur, je ne connais d'ennemi que sur les champs de bataille, et comme Dieu merci, nous n'y sommes pas, je m'empresse de remplir envers vous tous les devoirs d'hospitalité, et c'est tout naturel, entre militaires on doit s'obliger.

FREDÉRIC.

Ah! ah! vous avez servi, mon brave.

MULLER.

Oui, Monsieur, vingt ans, rien que cela.

LE MAJOR.

Sans indiscretion, peut-on savoir quelles campagnes vous avez faites ?

MULLER.

Oui, mais je vous ferai voir mes états de service.

FREDÉRIC.

Alors, vous vous êtes souvent battus contre nous, mon ancien.

MULLER.

Moi! non jamais

FREDÉRIC.

Eh! contre qui donc?

MULLER.

Contre.... les contrebandiers.

FREDÉRIC.

Ah! Monsieur a servi...

MULLER.

Dans les douanes... Mais je cause-là... Vous avez sans doute besoin de quelque chose; parlez, que vous faut-il?

FREDERIC.

Ce qu'il nous faut! Eh! parbleu la maîtresse de la maison dont vous nous avez vanté les qualités, et puis mademoiselle sa fille, car vous nous avez dit, je crois, qu'elle possède...

MULLER.

Une demoiselle charmante, oui, Monsieur.

FREDERIC.

Eh! bien tant mieux, nous autres Français, nous aimons beaucoup les demoiselles quand elles sont charmantes.

MULLER, à part.

Cette madame Werner, qui ne paraît pas, qu'est-ce qu'elle fait donc? (*Haut.*) Messieurs, si vous le permettez, je vais prévenir ces dames de votre arrivée.

FREDERIC.

A merveille, vous avez-là, mon cher, une excellente idée.

MULLER.

Des idées... Parbleu! ce n'est pas là-dessus qu'on me prendra en défaut... Tenez, entre nous, je suis obligé d'en avoir ici, pour tout le monde. Messieurs, dans un instant je suis à vous.

(*Il entre dans la chambre à droite.*)

SCENE X.

LE MAJOR, FREDERIC.

FREDERIC.

Ma foi voilà un plaisant original.

LE MAJOR.

Il est vrai, mais sa complaisance pour nous mérite quelques égards.

FREDERIC.

Aussi lui en sais-je un gré infini! Comment donc? il nous amène chez une veuve dont la fille est charmante... En route il nous donne tous les détails; la maison est bonne et abondamment pourvue; la veuve est une excellente femme, la fille est aimable et jolie, sur le point de se marier... Oui, mais pas encore mariée.

LE MAJOR.

Quelle légèreté! quelle folie! à peine a-t-il fait le premier pas dans une maison, voilà qu'il s'occupe de conquêtes... Frédéric, vous ne cherchez que le plaisir de triompher des femmes,

dans un pays, morbleu! où nous avons des hommes à combattre.

FRÉDÉRIC.

Eh! mon cher Major, l'un n'empêche pas l'autre... Nous voilà pour quelques jours dans cette ville, il faut bien chercher des distractions.

LE MAJOR.

Eh! quoi! Frédéric, sera-t-il donc toujours impossible d'obtenir de vous...

FRÉDÉRIC.

Ah, ah, vous allez me faire de la morale, n'est-ce pas? voilà l'exorde qui commence, mais tenez, tenez, voici la péroraison qui arrive, c'est notre hôtesse, je crois... elle vient fort à propos; mais en vérité, elle est encore bien conservée; à vous, Major, à vous, cela vous regarde.

SCENE XI.

FRÉDÉRIC, MAD. WERNER, LE MAJOR, MULLER.

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! diable la demoiselle est absente.

MULLER.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter madame Werner, la maîtresse de la maison.

LE MAJOR.

Nous avons, Madame, mille actions de grâce à adresser à Monsieur, qui nous a conduits ici, et qui nous a fait espérer que vous voudriez bien nous recevoir.

MAD. WERNER.

En vous voyant, Messieurs, je crois que c'est moi qui dois des remerciemens à M. Muller, mais vous avez peut-être besoin de repos, vous autres, Messieurs, n'en avez pas toujours; l'appartement que j'ai fait disposer est en état de vous recevoir, et si vous voulez...

FRÉDÉRIC.

Vous êtes adorable... Mais dites moi, Madame, j'espère que vous n'allez pas nous reléguer dans un cantonnement éloigné, je n'aime pas la solitude, je vous en avertis; on m'a comme cela attrapé quelques fois; messieurs les Allemands ont des corps de logis d'une longueur qui n'en finit pas, et ils vous exilent tout au bout... Mais avec vous nous n'avons pas cela à craindre, nous nous entendrons très-bien ensemble, j'en suis persuadé.

LE MAJOR.

Mon ami est un peu fou, comme vous voyez, Madame, mais

il est jeune... et sur ma parole vous n'aurez point à vous plaindre de vos hôtes.

MAD. WERNER.

Je n'en doute pas, monsieur le Major.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous pouvez avoir toute confiance en nous. Mais dites-moi, Monsieur nous a parlé de mademoiselle votre fille, je ne la vois pas. Où est-elle donc? pourquoi n'est-elle pas auprès de sa mère?

MAD. WERNER.

Jenny est occupée en ce moment..

FRÉDÉRIC.

Ah! elle s'appelle Jenny, c'est un nom charmant.

LE MAJOR.

Madame, si vous avez la bonté de nous faire conduire à nos appartemens...

MAD. WERNER.

Je vais vous les indiquer moi-même. Monsieur Muller, voulez-vous appeler Marie, pour qu'elle prenne les porte-manteaux de ces Messieurs.

MULLER.

Comment donc, je les porterai bien moi-même.

LE MAJOR.

Monsieur, je ne souffrirai pas..

MULLER.

Je vous en prie, laissez-moi faire. Entre militaires comme nous, on n'y regarde pas de si près.

LE MAJOR.

Allons, puisque vous l'exigez .. Venez-vous, Frédéric?..

FRÉDÉRIC.

Je vous rejoins à l'instant, j'ai quelques ordres à donner à mon sergent-major.

(*Le Major, Muller et Madame Werner sortent par la gauche.*)

SCENE XII.

FREDERIC, puis JENNY.

FRÉDÉRIC, se dispose à sortir.

Allons, impossible de voir cette Jenny que je brûle de connaître; mais patience, qu'il me soit permis de lui parler un instant, et je répons bien de rattraper le temps perdu... Que vois-je...

Le Contumace.

cette jeune personne, c'est elle sans doute. Oh! parbleu, le hasard me sert à ravir.

JENNY, sans voir Frédéric.

Ils se sont éloignés, je puis paraître enfin... mais Maurice, qu'est-il donc devenu ? son absence me cause une inquiétude....

FRÉDÉRIC, à part dans le fond.

On ne m'avait pas trompé, elle est charmante; allons, tentons l'aventure.

(Il s'approche.)

JENNY, se retournant.

Ciel ! un étranger !

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, Mademoiselle, ma vue ne doit vous causer aucune crainte.

JENNY.

Mais que voulez-vous, Monsieur ? qui donc êtes-vous ?

FRÉDÉRIC.

Un de vos hôtes depuis une heure, Mademoiselle; et depuis un instant le plus dévoué de vos adorateurs.

JENNY.

Pardon, Monsieur, je vais prévenir ma mère que vous êtes ici.

FRÉDÉRIC, la retenant.

Oh! de grâce, charmanté Jenny. Puisque nous devons habiter sous le même toit, il faudra bien que nous nous rencontrions... Vous le voyez, la connaissance est obligée, pour quoi la différer? Je vous en conjure, souffrez que je profite d'un hasard que j'appelais de tous mes vœux.

JENNY.

Permettez-moi, Monsieur, de regarder cela comme une plaisanterie, vous me voyez pour la première fois.

FRÉDÉRIC.

Il est vrai, on m'avait parlé de vous, on m'avait vanté vos charmes, votre esprit; sans vous connaître je pensais à vous, je rêvais toutes les grâces, toutes les perfections, pourtant mon imagination n'allait pas aussi loin que la réalité; et je le sens, si jamais il m'était permis d'espérer...

JENNY.

D'espérer, grand Dieu ! quelle idée avez-vous donc conçue de moi, Monsieur !...

FRÉDÉRIC.

Aucune qui puisse vous blesser, je vous le jure; allez-vous m'en vouloir pour si peu de chose. Allons, pas de rancune, et

pour faire la paix, tenez, je veux qu'un baiser sur cette jolie main...

(*D'une main il tient celle de Jenny, et de l'autre il entoure sa taille.*)

JENNY, voulant se dégager.

Finissez, Monsieur, vous oubliez qu'un officier doit être homme d'honneur.

FRÉDÉRIC.

Un baiser n'a jamais deshonoré personne; allons, ma toute belle, pourquoi cette rigueur?

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE, sortant précipitamment.

Qu'ai-je entendu... Jenny! (*Il se place entre elle et Frédéric.*)
Arrêtez, Monsieur...

JENNY.

Maurice!

FRÉDÉRIC.

Eh! bien qu'est-ce qu'il a donc celui-là... Que voulez-vous, mon cher?

MAURICE.

Je ne souffrirai pas que vous outragiez plus long-temps celle que j'aime.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est vous qui êtes le futur! eh bien, vrai... Vous vous fâchez pour une plaisanterie, si donc, est-ce qu'il faut être jaloux comme cela!... Parbleu! mon cher, vous en verrez bien d'autres quand vous serez marié.

MAURICE.

Finissons, Monsieur, ou je ne réponds plus que dans ma colère...

FRÉDÉRIC.

Ah! ah! mais ce ton... ces menaces... Ignorez-tu que tu parles à un officier.

MAURICE.

Un officier ne devrait pas flétrir l'épaulette qu'il porte.

FRÉDÉRIC.

Quelle insolence!

MAURICE.

Je pourrais vous faire repentir de la vôtre.

JENNY.

Maurice... au nom du ciel!...

FREDÉRIC, portant la main à la garde de son épée.

Misérable!... je ne sais ce qui me retient...

MAURICE.

Quand vous voudrez, Monsieur.

JENNY.

De grâce, mon ami... Ma mère! ma mère!

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MAD. WERNER, LE MAJOR, MULLER,
MARIE, Garçons de Magasin.

MAD. WERNER..

Pourquoi ces cris?

LE MAJOR.

Que signifie?

MULLER.

Que se passe-t il donc?

JENNY.

Oh! ma mère, si vous saviez...

MAD. WERNER.

Grand Dieu!... Maurice!...

JENNY, montrant Frédéric.

C'est Monsieur qui m'insultait, et Maurice...

MAD. WERNER, à part.

Imprudent!

LE MAJOR, à Frédéric.

Frédéric! qu'avez-vous fait?

FREDÉRIC, désignant Maurice.

Le misérable a osé me menacer, et vous voudriez... (*Bas à Maurice en lui serrant la main.*) Monsieur!...

MAURICE, de même.

Je vous entends.

(*Cette provocation n'a pas été entendue des interlocuteurs, mais ils la craignent; ils se rapprochent vivement des deux jeunes gens et les séparent. Madame Werner et Jenny entourent Maurice, le Major emmène Frédéric.*)

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente au fond l'extérieur d'une Caserne, une grille devant, depuis le cinquième plan jusqu'à l'avant-scène ; deux rangées d'arbres forment boulevard, et sont entourées de barrières en bois peint en vert. A gauche une jolie Maison avec un perron praticable ; à droite un cabinet.

SCENE PREMIERE.

SOLDATS et SOUS-OFFICIERS de différentes armes, Cantinières, Paysannes allemandes, etc.

(*Au lever du rideau, le ballet est en place, les musiciens du régiment sont placés sur des tables, et exécutent une contredanse. Pendant que l'on danse, des soldats sont assis et boivent. Tous les danseurs sont des soldats, Infanterie, Hussards, Cuirassiers, Tambours ; et toutes les femmes sont des Cantinières françaises et des allemandes. Ballet militaire, dansé de guinguette. On entend dans la Caserne un roulement de tambour. Les Danses cessent ; les Officiers sortent de la caserne ; tous les Soldats forment la haie. Le Tambour continue à battre dans la caserne.)*

SCÈNE II.

Les Précédens, LE MAJOR, Officiers.

LE MAJOR.

Mes amis, voici l'heure de l'appel, que vos plaisirs ne vous fassent pas oublier vos devoirs.

UN SERGENT.

Non, M. le Major, soyez tranquille.

LE MAJOR, aux Officiers.

Nous, Messieurs, le Colonel nous attend, rendons-nous au

Conseil , nous allons avoir à prononcer sur le sort de trois soldats , qui , il y a quelques jours , ont abandonné leurs drapeaux ; le Colonel est sans pitié pour les déserteurs , il veut un exemple , mais qu'il est affreux de le donner ! loi terrible qui nous force à tourner contre des Français les mêmes armes qui leur ont valu des victoires ! Allons Messieurs , remplir notre pénible devoir.

(Les Officiers entrent dans la maison à gauche , les soldats se dirigent du côté de la caserne , et les femmes s'éloignent.)

SCÈNE III.

MULLER , MAD. WERNER , UN FACTIONNAIRE.

MULLER.

Mon dieu ! mon dieu ! tranquillisez-vous donc... Oni , Maurice s'est battu avec le capitaine Frédéric , il l'a blessé ; il a été arrêté , mais il n'y a rien à craindre , je vous répons qu'il sera bientôt mis en liberté.

MAD. WERNER.

Mais vous me disiez que nous le verrions , je ne l'aperçois pas , où est-il maintenant ?

MULLER.

Parbleu , au corps-de-garde , où l'on dresse le procès-verbal , mais en attendant...

MAD. WERNER , à part.

Grand dieu ! si quelque Français l'a reconnu !.. le malheureux , il est perdu.

MULLER.

Allons , voilà que vous vous effrayez encore , ce que c'est que les femmes ! elles passent à avoir peur le temps qu'elles pourraient employer à se tirer d'affaire.

MAD. WERNER.

Ah ! mon ami , si vous saviez...

MULLER.

Je sais , je sais que je n'ai pas été vous chercher pour vous lamenter , mais pour agir ; il n'y a pas un instant à perdre , c'est ici que loge le colonel ; bien qu'on le dise d'une extrême sévérité , il faudra bien qu'il m'entende , j'ai été témoin de tout et je lui expliquerai... Venez , venez , Madame Werner.

MAD. WERNER.

Allons , M. Muller... *(à part.)* mais je tremble qu'il ne soit trop tard.

(Muller prend le bras de Madame Werner , et s'avance d'un air important du côté de la maison du colonel.)

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas.

MULLER.

Comment ! je viens pour parler au Colonel d'une affaire importante, et il faut bien...

(Il fait un mouvement pour entrer.)

LE FACTIONNAIRE.

Encore une fois, on ne passe pas.

MULLER.

Cependant, je vous le répète, il est indispensable...

LE FACTIONNAIRE, croisant la bayonnette.

Allons, au large ou si non...

MULLER.

Un instant donc, un instant... est-il brutal !.. Corbleu, si je ne me retenais... traiter ainsi un ancien chef de la ligne des douanes... moi qui avais mes entrées chez toutes les autorités civiles et militaires.

MAD. WERNER.

Eh bien, M. Muller, quel parti prendre ? que faut-il faire à présent ? Encore, s'il nous était possible de parler au Major, il m'a paru sensible et généreux, peut-être s'intéresserait-il à nous, et sa protection...

MULLER.

Sans doute, mais où le trouver à présent ? Le plus court est d'attendre ici ; Maurice, m'a-t-on dit, ne tardera pas à être conduit chez le Colonel, et peut-être alors nous sera-t-il permis de l'y accompagner.

MAD. WERNER.

M. Muller, je vous en prie, dites-moi toute la vérité.... Depuis que Maurice a été arrêté, ne s'est-il rien passé qui puisse le compromettre davantage ?

MULLER.

Non, rien du tout que je sache ; il y en a parbleu bien assez de ce malheureux duel ; il paraît que le Colonel ne badine pas sur ce chapitre là, il y a des ordres très-sévères... Mais quelqu'un vient... c'est Maurice... on l'amène de ce côté, chez le Colonel... Quand je vous le disais... j'étais bien informé... j'ai un bonheur pour les renseignements, moi, c'est une chose étonnante.

MAD. WERNER.

Pauvre Maurice ! au milieu des soldats, je frémis d'appréhender...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MAURICE, FRÉDÉRIC, Soldats.

MAURICE.

Ah ! c'est vous, Madame.... combien je vous cause de peines..

MAD. WERNER.

Maurice ! quelle imprudence !.. (*Bas et à part.*) a-t-on découvert ?...

MAURICE , de même.

Non , rien encore ; mais je crains bien...

FRÉDÉRIC , aux soldats.

Ne vous éloignez pas , veillez seulement sur Monsieur , je reviens dans un instant...

MAD. WERNER.

Quoi , vous ici , Monsieur ? C'est par vos ordres que Maurice a été arrêté.....

FRÉDÉRIC.

Par mes ordres ! ah ! de grâce , Madame , ne supposez pas..... Je vois que mon cœur ne vous est pas connu ; vous m'avez mal jugé... me conduite a pu y donner lieu... Mais si je me suis permis quelques légèretés , dans une pareille affaire toute frivolité cesse... J'en jure par l'honneur ; non , jamais mon cœur ne s'est senti si vivement touché... et je ne prendrai pas un instant de repos que Maurice ne soit rendu à la liberté.

MAD. WERNER.

Serait-il vrai?... ah ! Monsieur , pardonnez.

MAURICE.

Oui , Madame ; depuis cette malheureuse affaire , Monsieur m'a montré une générosité... Il m'a forcé à regretter que le sort des armes m'ait été favorable.

FRÉDÉRIC.

Ne parlons donc pas de cela , mon cher... Un coup d'épée dans le bras , ce n'est rien , je n'y pense déjà plus... Tenez... (*Il remue le bras.*) Aie , aie... c'est encore sensible cependant.

MAD. WERNER.

Ah ! Monsieur , combien je me reproche d'avoir pu soupçonner.....

FRÉDÉRIC.

Vous ne me connaissiez pas ; mais les momens sont précieux. (*A Maurice.*) Avant de vous faire conduire chez le Colonel , je cours le prévenir , le disposer en votre faveur. Je lui dirai que j'ai été l'agresseur , que seul je suis coupable ; je m'y attends , il sera furieux , je risque les arrêts forcés ; mais je n'y regarde pas de si près. Je vous prouverai du moins que l'étourderie n'exclut pas les qualités du cœur , et que si un officier français peut commettre une faute , il est le premier à la réparer.

MAD. WERNER.

Que de reconnaissance !

MAURICE.

Ah ! Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Appelez-moi votre ami, je vous suis à jamais dévoué; l'affaire d'aujourd'hui nous rend inséparables... J'ai commencé comme cela avec tous mes amis.

MULLER.

Brave jeune homme, voilà un trait qui vous fait honneur... Venez, venez, ne pardons pas un instant.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! vous voudriez. .

MULLER.

Vous accompagner, sans doute pour expliquer au Colonel...

FRÉDÉRIC.

Ou pour embrouiller les affaires comme ce matin, n'est-ce pas?

MULLER.

Comment, Monsieur, comment, est-ce que j'ai jamais embrouillé?..

FRÉDÉRIC.

N'importe, faites-moi le plaisir maintenant de ne vous mêler de rien, j'aime mieux réussir sans vous. A revoir, mon cher Maurice, je reviendrai bientôt vous chercher pour vous conduire auprès du Colonel.

SCÈNE V.

MULLER, MAD. WERNER, MAURICE, Soldats.

MULLER, à lui-même pendant que Maurice et Madame Werner reconduisent Frédéric.

Les jeunes gens, ça ne doute de rien ! malheureusement c'est ce pauvre Maurice qui en souffrira ; mais non, non, je le sauverai moi, j'ai un moyen sûr... Un quart d'heure pour aller, un quart d'heure pour revenir, et je réponds de tout.

(*Il s'éloigne précipitamment.*)

MAD. WERNER.

Eh bien, eh bien, où courez-vous donc M. Muller?

MULLER, toujours courant.

Je n'ai pas le temps de vous expliquer, je ne m'occupe que de vous, je reviendrai bientôt.

(*Il sort.*)

Le Contumace.

SCÈNE VII.

MAURICE, MAD. WERNER, Soldats.

MAD. WERNER.

Ce bon Muller !.. mais ses soins, je l'espère, nous seront inutiles... La protection du Capitaine nous mettra bientôt à l'abri de toute crainte.

MAURICE.

Plût au Ciel qu'il fut vrai, mais je ne saurais m'abuser.

MAD. WERNER.

S'il avoue qu'il a été l'agresseur, pensez-vous que le Colonel...

MAURICE.

Oh ! ce ne sont pas les suites de ce duel qui me font trembler....

MAD. WERNER.

Que dites-vous, mon ami ? Craindriez-vous d'avoir été reconnu ?

MAURICE.

Non, jusqu'à présent je n'ai vu personne. Dans les dernières campagnes, le régiment a beaucoup souffert, il ne reste qu'un très-petit nombre de mes anciens frères d'armes, et ce hasard m'a favorisé.

MAD. WERNER.

Eh bien, quelle nouvelle crainte pouvez-vous donc concevoir ?

MAURICE.

Vous venez d'entendre le Capitaine, il va venir me chercher pour me conduire chez le Colonel, afin d'obtenir ma liberté, il faut que je paraisse devant lui, et si je fais cette démarche, je suis perdu.

MAD. WERNER.

Comment, que voulez-vous dire ?

MAURICE.

Les évènements de la guerre, funestes pour les soldats, ne l'ont point été pour le Colonel... C'est le même contre lequel il y a sept ans, j'ai osé...

MAD. WERNER.

Malheureux ! est-il possible !

MAURICE.

S'il me voit, je n'en doute pas, il me reconnaîtra, et j'ai appris à mes dépens qu'il ne pardonnait pas.

MAD. WERNER.

Horrible situation!.. Comment éviter maintenant qu'il vous voie... impossible.

MAURICE.

Quelqu'un sort de la maison... si c'était le Colonel!

MAD. WERNER.

Non, c'est le Major... peut-être sa protection...

SCENE VII.

LE MAJOR, MAD. WERNER, MAURICE, Soldats.

MAD. WERNER.

Ah! M. le Major... c'est le ciel qui vous envoie; si vous saviez....

LE MAJOR.

Je sais tout, Madame, Frédéric vient de m'apprendre... et je viens moi-même vous rassurer. Aussitôt le Conseil fini, il pourra parler à son oncle, et quand il saura la vérité, je n'en doute pas, Monsieur vous sera rendu.

MAD. WERNER.

J'ai besoin de vous croire, mais... (*A part à Maurice.*) Comment vous éloigner, Maurice, comment empêcher...

LE MAJOR.

Qu'avez-vous, Madame, vous êtes émue, tremblante... Le trouble où je vous vois aurait-il une autre cause que celle qui m'est connue, et serais-je assez heureux pour vous rendre quelque service?

MAD. WERNER.

Oui, sans doute, vous pourriez ..

LE MAJOR.

Eh bien je m'en féliciterais; depuis le peu de temps que je vous connais, j'ai appris à vous estimer, et si en effet je puis vous être utile, je vous en prie, disposez de moi.

MAD. WERNER.

Tant de bonté me rassure... Eh bien oui, je vais vous confier. ...

MAURICE, à part.

Voudrait-elle lui avouer...

MAD. WERNER.

Mais j'ai besoin de vous parler sans témoins, veuillez ordonner qu'on éloigne Maurice.

LE MAJOR.

Volontiers. (*Aux soldats.*) Conduisez le prisonnier à la caserne, et veillez sur lui jusqu'à nouvel ordre.

MAURICE, bas à madame Werner.

Que voulez-vous faire? prenez garde, songez qu'un seul mot peut m'envoyer à la mort.

LE MAJOR.

Allez, mon cher Maurice, j'espère pouvoir vous annoncer bientôt votre délivrance.

(*Maurice salue, et s'éloigne avec les soldats.*)

LE MAJOR, le regardant s'éloigner.

Ce jeune homme m'inspire un intérêt...

SCENE VIII.

MAD. WERNER, LE MAJOR.

MAD. WERNER, à part.

Oui, Maurice a raison, peut-être est-il dangereux, je ne sais plus si je dois...

LE MAJOR.

Voyons, madame Werner, qu'avez-vous à me dire?

MAD. WERNER.

Monsieur le Major, je vous l'avoue, je crains...

LE MAJOR.

Vous hésitez, Madame, peut-être redoutez-vous de ne pas trouver sous cet habit un cœur qui puisse vous répondre..... Détrompez vous, Madame: c'est bien assez pour moi d'obéir à la triste nécessité qui nous ordonne dans les batailles de fermer l'oreille aux cris de la nature; mais dans les intervalles de ces sanglantes calamités, je redeviens homme; mon cœur soupire alors après quelque action généreuse, et je tâche de réparer les maux dont j'ai été l'instrument involontaire, en soulageant l'humanité souffrante.

MAD. WERNER.

Avec des sentimens aussi nobles, que vous avez dû essayer de larmes... aussi, j'en suis sûre, vous êtes heureux, car on doit l'être quand on se plaît à faire le bien.

LE MAJOR.

Heureux! non, madame Werner, je ne l'ai jamais été. Le rang que j'occupe est la récompense de trente ans de service; mais si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour l'obtenir. Resté presque seul, de tant d'autres moissonnés à mes côtés; de simple soldat je suis parvenu au grade de Major; ces épaulettes furent

de mon sang sur les champs de bataille. Mais l'intrigue voulait m'en priyer, et depuis que je les ai, elles m'ont fait des ennemis mille fois plus cruels que ceux que j'ai combattus. Le Colonel entre autres, il me hait, et sa haine que j'ai bravée, veille et saisira le moindre prétexte pour éclater... Mais comme la conversation a tout-à-coup changé... je vous parle de moi, et c'est de vous qu'il s'agit... Voyons, ma bonne madame Werner, vous aussi vous avez des peines.

MAD. WERNER.

Oui, Monsieur, de bien grandes, et plus, elles sont renfermées.....

LE MAJOR.

Plus on souffre, je le sais... oui, l'on brûle quelque fois d'épancher son âme, qui plus que moi en a senti le besoin?... Voyons, ne tardez pas à m'ouvrir votre cœur...

MAD. WERNER.

La bonté du vôtre devrait m'encourager, et pourtant vous le savez, on craint quelquefois de risquer un aveu.....

LE MAJOR.

Vous hésitez! eh bien moi je serai plus confiant... le secret de mes peines vous décidera à m'apprendre les vôtres... Vous êtes mère, Madame, votre cœur pourra me comprendre... Oui, je suis malheureux... je ne jouis ni des plaisirs, ni des honneurs attachés à mon rang... J'eus un fils que je chérissais; à son entrée dans le monde, je n'eus que des larmes à répandre sur lui... Aujourd'hui que la fortune m'a souri, j'ignore ce qu'il est devenu... Héritier de ma misère, il fut forcé de prendre le parti des armes; aussi dans chaque soldat je crois voir mon fils, tous me sont chers... Hélas! peut-être existe-t-il encore, traînant une vie pénible et languissante... Mais je l'ai perdu, Madame, et d'une façon à presque désirer de ne le retrouver jamais.

MAD. WERNER.

Malheureux père! ainsi vous vous intéressez à tous les soldats infortunés.

LE MAJOR.

Si je m'y intéresse!... mon pauvre fils n'est-il donc pas du nombre.

MAD. WERNER.

Ah! Monsieur, écoutez-moi... vous l'avez dit, je suis mère... La confiance a ses périls, mais ce n'est pas quand vous l'inspirez.

LE MAJOR.

Le malheur nous réunit, parlez, Madame: et s'il faut attester l'honneur...

MAD. WERNER.

Non, homme bienfaisant, recevez l'aveu de mes peines, guidez-moi, instruisez-moi... Depuis votre arrivée je n'existe plus... Sachez que Maurice... à l'heure où je vous parle... le trépas est suspendu sur sa tête.

LE MAJOR.

Grand Dieu! achevez...

MAD. WERNER.

Je vous confie sa destinée.

LE MAJOR.

Eh bien ?

MAD. WERNER.

Le malheureux, il est déserteur...

LE MAJOR.

Déserteur!

MAD. WERNER.

De votre régiment.

LE MAJOR.

Serait-il possible!

MAD. WERNER.

Vous le voyez, son sort est entre vos mains... Monsieur le Major, hésitez-vous à le sauver?

LE MAJOR.

Oh! non, non; si vous saviez ce qui s'est passé dans mon âme.

MAD. WERNER.

C'est l'humanité qui vous parle en faveur d'un infortuné.

LE MAJOR.

Oui, sans doute... mais ne vous trompez pas, il s'y joint un intérêt plus vif... Que de fois de malheureux déserteurs m'ont fait mourir d'effroi... Il n'est plus temps de vous le cacher... apprenez que mon fils est déserteur aussi.

MAD. WERNER.

Votre fils!... il se pourrait!...

LE MAJOR.

Aucun de ces malheureux ne me fut amené, que tout mon sang ne se soit glacé, que je n'aie cru le reconnaître.. tant de fois trompé, le serais-je aujourd'hui?

MAD. WERNER.

Quoi! vous penseriez?

LE MAJOR.

Oh! mon Dieu! tu sais combien je soupire après sa vue, et combien je tremble de le retrouver.

MAD. WERNER.

Quel espoir!... En effet, Maurice m'a dit qu'il était fils d'un soldat.

LE MAJOR.

J'étais soldat quand je l'ai quitté.

MAD. WERNER.

Il avait huit ans alors

LE MAJOR.

Huit ans! c'est cela.

MAD. WERNER.

Le régiment dans lequel servait son père, passa les mers.

LE MAJOR.

Oui, oui tout s'accorde; mais je n'ose vous croire encore... une idée aussi chère, aussi cruelle... Je ne puis en soutenir l'incertitude.. je vais, je vole auprès de lui.

MAD. WERNER.

Arrêtez, monsieur le Major, oubliez-vous que Maurice est perdu s'il paraît devant le Colonel; songez plutôt à éviter cette funeste entrevue.

LE MAJOR.

Oui, vous avez raison; dans mon impatience j'oubliais... Mais un père qui retrouve son fils... Je cours le sauver.

SCENE IX.

MAD. WERNER, JENNY.

(*Jenny accourt au moment où le Major entre chez le Colonel.*)

MAD. WERNER.

Ma fille! (*A part.*) Comment lui cacher..

JENNY.

Oh! ma mère, que viens-je d'apprendre! Maurice arrêté... Ce duel...

MAD. WERNER.

Calme-toi, j'ai lieu d'espérer... Mais venir jusqu'en ces lieux, traverser toute la ville, seule au milieu des soldats; Jenny, quelle imprudence!

JENNY.

Pouvais-je donc penser à moi, quand la tranquillité de Maurice est compromise, quand ses jours sont peut-être menacés?

MAD. WERNER.

Non, non, ma fille, rassure-toi

JENNY.

Que je me rassure! et vous êtes aussi pâle, aussi tremblante que moi.

MAD. WERNER.

Tu t'abuses, Jenny, je n'ai plus aucune crainte, le Major et Frédéric sont maintenant auprès du Colonel, et tout me fait espérer...

JENNY.

Non, non, ma mère, vous voulez me tromper... la manière dont vous me dites cela... vous me cachez quelque chose.

MAD. WERNER.

Pourquoi supposer!...

JENNY.

Ce duel n'est pas la seule cause de vos alarmes, le trouble où je vous vois m'en dit assez, et quand je me rappelle ces soupirs et ces pleurs de Maurice, cette tristesse profonde qui perçait à travers les expressions de sa tendresse, je n'en saurais douter, il existe un mystère qu'on tremble de me révéler. Tout-à-l'heure encore, croyez que rien ne m'échappe, tout-à-l'heure le Major vous quittait, et je l'ai vu sortir le visage altéré.

MAD. WERNER.

Il a ses peines, ma fille, et ton imagination seule...

JENNY.

Vous ne voulez rien me dire. Ah! je meurs mille fois de ce silence cruel... le supplice que j'endure est au-dessus de tout ce que vous pouvez m'apprendre... Ah! ma mère, ma bonne mère... ne suis-je donc plus votre Jenny!...

MAD. WERNER.

Calme-toi, mon enfant, si tu savais le mal que tu me fais!...

SCÈNE X.

Les Mêmes, FREDERIC, et ensuite LE MAJOR.

FREDÉRIC, vivement.

Bonne nouvelle, Mesdames, bonne nouvelle! Maurice va vous être rendu, je cours le chercher.

(Il traverse le Théâtre ; et se dirige en courant du côté de la caserne.)

MAD. WERNER.

Serait-il possible!

JENNY.

L'ai-je bien entendu! n'est-ce point une illusion? (Au Major qui sort de la maison.) Ah! Monsieur! est-il bien vrai, Maurice...

LE MAJOR.

Est libre maintenant; oui, Madame, le Colonel a cédé aux instances de Frédéric.

JENNY.

Je le reverrai donc !... ô mon Dieu ! je te remercie !

(*A ce moment les Officiers qui, au commencement de l'acte, sont entrés chez le Colonel, sortent de la maison en causant entre eux.*)

SCENE XI.

Les Précédens, MAURICE, FREDERIC, Officiers.

FREDERIC.

Le voilà, le voilà, je vous le ramène, je vous l'avais promis.

MAURICE.

Chère Jenny; ma mère, que d'inquiétudes je vous ai fait éprouver !

FREDERIC.

Et c'est moi qui en suis la cause... mais tout est pour le mieux. Grâce au ciel le mal est réparé, et ma légèreté m'aura acquis un ami.

LE MAJOR, à part après avoir observé Maurice avec la plus vive attention.

Est-ce là mon fils? Et je ne puis m'assurer en ce moment...

UN OFFICIER.

M. le Major, nous sommes à vos ordres.

LE MAJOR.

Oui, Messieurs, nous allons partir.

SCENE XII.

Les Précédens, MULLER.

MULLER, accourant.

Que vois-je? cet appareil militaire... Maurice!... l'aurait-on condamné? Oh mon Dieu! serais-je arrivé trop tard?

MAD. WERNER.

Non, non, Muller, rassurez-vous, Maurice est libre.

MULLER.

Libre! ah! que le ciel en soit béni! (*à Maurice.*) Mon cher ami, vous me voyez enchanté! mais de mon côté je ne m'étais pas endormi, j'avais juré de vous sauver, et votre habit que j'apportais...

(*Montrant l'uniforme de Maurice qu'il tient sous son bras.*)

Le Contumace.

MAURICE, à demi-voix.

Silence ! vous me perdez !

LE MAJOR, à part.

Funeste contretemps !

MAD. WERNER, à part.

Le malheureux !

FRÉDÉRIC.

Je ne conçois pas...

JENNY.

Ma mère, que signifie !

L'OFFICIER, qui s'est approché et qui a regardé l'habit avec attention, à Maurice.

Comment, Monsieur ; cet habit est le vôtre ?

LE MAJOR.

Que nous fait cet habit, Capitaine ? L'affaire est terminée, nous n'avons plus besoin... Suivez-moi, Messieurs.

L'OFFICIER.

Pardon, M. le Major, vous n'y faites pas attention, cet uniforme est celui du régiment, et puisqu'il est à Monsieur, nous devons en conclure qu'il a autrefois servi parmi nous. Comment se fait-il qu'il se trouble au lieu de nous répondre ?

MAURICE, à part.

Tout va se découvrir.

MAD. WERNER.

Oh ! mon dieu, plus d'espoir.

LE MAJOR, à part.

Le malheureux ! il est perdu !

L'OFFICIER, qui a pris l'uniforme des mains de Muller, et qui l'a regardé attentivement.

Je ne me trompe pas... c'est bien l'uniforme du régiment... (Il l'a retourné et aperçoit un nom sur la doublure.) Un nom y est inscrit... (Il lit.) Maurice Lefèvre !

LE MAJOR.

Lefèvre !.. (A part.) Plus de doute ! mon fils !

L'OFFICIER.

M. le Major, cet homme est porté depuis sept ans sur les contrôles comme déserteur.

TOUT LE MONDE.

Déserteur !..

JENNY, poussant un cri.

Déserteur !.. ma mère est-il bien vrai !..

(Elle tombe anéantie dans les bras de sa mère.)

MAD. WERNER.

Ma fille !.. malheureux enfant !

MAURICE.

Chère Jenny !

LE MAJOR

Mon fils ! en quel moment je le retrouve !

L'OFFICIER, qui a parlé bas à l'oreille d'un officier qui est rentré chez le Colonel.

M. le Major, dans les circonstances où nous nous trouvons, ne jugez-vous pas indispensable de faire sur le champ conduire Charles Lefèvre devant le Colonel ; je viens de le faire prévenir.

LE MAJOR.

Quoi déjà, .. Capitaine, tant de précipitation..

L'OFFICIER,

Nous est imposé par la loi, et ni vous, ni moi ne pouvons empêcher...

LE MAJOR, à part.

Oui, rien ne peut le soustraire, le malheureux !.. (*Au Capitaine.*) Eh bien, faites votre devoir.

(*Le Capitaine fait signe aux soldats d'approcher.*)

MAURICE, s'avançant.

Ordonnez, je suis prêt à vous suivre... Je ne devine que trop le sort qui m'est réservé, je le sais, ma sentence est prononcée, mais il est du moins une faveur qu'on ne peut me refuser ! (*Il ôte vivement l'habit qu'il porte.*) Loin de moi cet habit qui ne servait qu'à cacher ma honte... (*Se saisissant de l'uniforme.*) Donnez, donnez-moi cet uniforme ; trop long-temps je fus privé de le porter, mais dans ce moment je suis fier encore de m'en couvrir... (*Il a mis l'uniforme et il dit.*) Maintenant, je le jure, il ne me quittera plus ; je mourrai je le sais, mais du moins, ce sera en soldat... Marchons, Messieurs.

(*Il entre précipitamment dans la maison du Colonel.*)

JENNY.

Maurice ! grand dieu, on l'emmène.

SCENE XIII.

MAD. WERNER, JENNY.

MAD. WERNER.

Au nom du ciel, ma Jenny, demeure, que veux-tu faire ?

JENNY.

Le suivre, le défendre devant ses juges, ou mourir avec lui.

MAD. WERNER.

Mon enfant, commande à ta douleur, apprends à supporter les revers de la vie.

JENNY.

Hélas ! je touchais au bonheur.

MAD. WERNER.

Douterais-tu de la Providence, ma fille, espérons encore.

JENNY.

Espérer ! dites-moi, l'oserez-vous ?.. Non, tout est fini... Le voilà donc révélé ce terrible secret... et c'est pour me défendre qu'il a tout bravé, qu'il s'est exposé à la mort... Idée affreuse ! je ne pourrai la supporter.

MAD. WERNER.

Les juges sont réunis, mais ils n'ont pas prononcé... Penses-tu qu'ils ordonnent de sang-froid la mort d'un homme ?

JENNY.

Oh ! ils pleurent tous et ils condamnent ; ah ! si du moins j'étais là, mes prières, mes larmes, mon désespoir, pourraient désarmer leur rigueur... Que font-ils maintenant ? Peut-être le jugent-ils... peut-être vont-ils prononcer la sentence... écou-tons. (*Elle s'approche de la maison.*) Je n'entends rien... comme je souffre !.. J'entends du bruit !.. on vient... serait-il acquitté... ce n'est pas lui.

SCENE XIV.

LE MAJOR, MAD. WERNER, JENNY.

LE MAJOR, sortant de la maison dans le plus grand désordre.

Non, non, je ne puis rester plus long-temps... mon courage me trahirait !.. Quelle horreur ! Et qu'exigeait-on de moi ? Un père juge de son fils !

JENNY.

De son fils !.. quoi ! vous seriez ?..

LE MAJOR.

Oui, je l'ai vu, je l'ai reconnu, c'est mon fils... Ah ! comment ai-je pu maîtriser mes transports durant cette scène affreuse ? comment mon fatal secret ne s'est-il pas cent fois échappé de mon sein ?

JENNY.

Que dites-vous ? quoi ! la sentence de mort ?..

LE MAJOR.

Elle n'est pas prononcée... mais...

JENNY.

Vous n'espérez plus ?

LE MAJOR.

Je n'ose m'en flatter, pourtant Frédéric a embrassé sa défense avec toute la chaleur de l'amitié; j'ai vu le Conseil un instant ébranlé, j'écoutais, mais il est des instans où l'on n'entend plus rien; quand j'ai pensé que de l'opinion de quelques hommes allait dépendre la vie ou la mort de mon enfant, le froid de la tombe a glacé mes sens, mes larmes ne pouvaient couler, ma poitrine était oppressée, je n'existais plus.

MAD. WERNER.

Malheureux père! vous êtes donc aussi à plaindre que nous.

LE MAJOR.

Dans mon malheur, j'ai pourtant goûté quelque joie; j'ai été fier du courage de mon fils; il n'a pas affecté une contenance hardie, et il n'avait pas l'air abattu; il ne s'est point humilié devant ses juges pour mendier la vie, et il a répondu à toutes les questions, sans fierté comme sans faiblesse. Tranquille, pendant que Frédéric plaidait sa cause, il écrivait en poussant quelques soupirs par intervalles, et malgré moi, mes yeux que je détournais, retombaient toujours sur les siens.

JENNY.

Vous pleurez, Monsieur; je conçois, je partage vos douleurs, mais vos larmes le sauveront-elles?... faut-il que ce soit moi qui ranime votre courage; rappelez votre raison, retournez au Conseil, faites valoir l'époque éloignée et la cause malheureuse de la désertion de Maurice, sa position, ses vertus, l'estime dont il jouit; et s'il le faut, réclamez sa grâce comme le prix du sang que vous avez versé pour la patrie.

LE MAJOR.

La loi est inflexible et ne connaît personne; d'ailleurs le Colonel est mon ennemi, si je disais, si je laissais seulement deviner que Maurice est mon fils, je ne ferais que hâter l'instant que je redoute, et s'il doit le condamner, un intérêt aussi cher que celui de ces jours m'oblige encore à dévorer mes larmes; on l'arracherait de mes bras; on me priverait de ses derniers momens, et s'il doit périr, du moins dans cet instant fatal je serai là, j'accompagnerai ses pas, je ne le quitterai plus... ce sera la dernière consolation de ma vie.

MAD. WERNER.

Ah! bannissez ces sinistres pensées; je ne saurais le croire, le Ciel ne nous abandonnera pas, il ne peut nous abandonner.

LE MAJOR.

Eh bien oui, confions-nous en la bonté du Ciel.... mais il

me reste une prière à vous faire.... mon fils va bientôt être conduit ici.

JENNY.

Il va venir !..

LE MAJOR.

Oui, pendant que les juges délibèrent, mais j'ai besoin d'être seul avec lui.

JENNY

Quoi, je ne le verrai pas ! Vous exigeriez...

LE MAJOR.

Dans quelques instans, je vous rappellerai.... mais laissez-moi profiter du seul instant qui me restera peut-être; songez que je suis père, et qu'il y a vingt ans que je n'ai embrassé mon fils.... on vient.... on l'amène.... je vous en supplie.

JENNY.

Oui, oui, Monsieur... quoiqu'il m'en coûte, c'est un sacrifice que je ne puis hésiter à vous faire.

(*Madame Werner s'éloigne avec Jenny par la droite, Maurice sort de chez le Colonel.*)

SCENE XV.

MAURICE, LE MAJOR.

LE MAJOR, à lui-même.

Oh! mon dieu ! laisse moi vivre encore une heure et je t'abandonne le reste de mon existence.

MAURICE, apercevant Raymond qui fait signe aux soldats de se retirer.

Ah ! Monsieur, c'est à vous que je dois quelques momens de liberté; à ce bienfait, il faut que vous en ajoutiez un autre. Vous m'avez inspiré une confiance que je n'aurais pour personne, et vous m'avez paru le plus attendri sur mes malheurs... mes malheurs sont affreux.

LE MAJOR, avec un grand trouble.

Maurice, vous n'êtes pas encore condamné... le Conseil...

MAURICE.

Je sais quel est le sort qui m'attend et j'y suis résigné, mais, vous me voyez pleurer, Monsieur, et pourtant ce n'est pas sur moi que je répands des larmes. Au moment d'être séparé par la mort des êtres qui me sont chers...

LE MAJOR.

Je conçois vos douleurs.. Infortuné, vous deviez vous unir aujourd'hui à celle que vous aimez...

MAURICE.

Ouf, Jenny... je l'aime de toutes les forces de mon âme, mais elle n'occupe pas seule ma pensée dans ce moment terrible...

LE MAJOR.

Qui donc peut partager avec elle?...

MAURICE.

Qui, Monsieur?.., mon père!

LE MAJOR.

Votre père!

MAURICE.

J'ignore s'il existe encore, mais si le ciel a prolongé ses jours, que deviendra-t-il quand la nouvelle de ma triste destinée parviendra jusqu'à lui!... du moins qu'il sache dans quels sentimens j'ai terminé ma vie; qu'il sache que je n'ai jamais quitté la route de la vertu ni de l'honneur, et que j'ai pensé à lui jusqu'à mon dernier soupir.

LE MAJOR, vivement ému et à part.

Oh! mon Dieu! que de bien il me fait!

MAURICE.

Vous vous attendrissez, Monsieur, vous ne me refuserez pas la grâce que j'implore.

LE MAJOR.

Ah! parlez, mon ami, si je puis...

MAURICE, tirant une lettre de son sein.

Cette lettre!... je viens de l'écrire... elle est pour mon père...

LE MAJOR.

Serait-il vrai... (*A lui-même.*) Il oubliait son sort pour ne songer qu'à moi.

MAURICE.

Si ses yeux peuvent lire cet écrit, je revivrai pour lui en ce moment; mais il m'a été impossible de découvrir ce qu'il est devenu; tout ce que j'ai pu savoir, c'est que son régiment a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom... J'ose me fier à vous, Monsieur, pour faire les recherches nécessaires; je vous en conjure, ne négligez rien, je mourrai content si vous me le promettez.

LE MAJOR prend la lettre, rompt le cachet et la parcourt; cette action porte Maurice à le regarder fixement. Raymond, après avoir lu, s'écrie en pleurant :

Mon fils!

MAURICE.

Dieu! comment! sauriez-vous?

LE MAJOR.

Oh! je n'y résiste plus, viens, viens dans les bras de ton père...

MAURICE.

Mon père, est-il bien vrai? est-ce vous que je revois? ah!
*(Il s'étance dans les bras de son père, et ils restent tous deux
étroitement embrassés.)*

LE MAJOR.

Mon cher fils!

MAURICE.

Mon père!... ah! je vous ai retrouvé... je n'ai plus à me plaindre... tous mes maux sont effacés par cet instant de bonheur...

LE MAJOR.

Cet instant! malheureux!... oublies-tu celui qui le suivra peut-être.

MAURICE.

Je n'y songe plus, mon père... Grand Dieu! pour un tel moment je t'eusse offert volontiers ma vie.

LE MAJOR.

Je n'ai pu différer de te presser sur mon cœur; mais écoute: les momens sont précieux, que tout le monde ignore notre secret, si-tu étais condamné, on nous séparerait, et je ne veux plus te quitter.

MAURICE.

Ah! oui, je me tairai, on doit ignorer que le fils du Major Raymond est un déserteur, et si je ne puis être l'appui de votre vieillesse, du moins j'épargnerai à vos cheveux blancs l'opprobre qui souillera ma mémoire.

LE MAJOR.

Oh! mon fils, j'admire ta noble résignation, mais si la loi te frappe, tu auras encore plus d'une victoire à remporter; dis-moi, conserveras-tu ce courage jusqu'au dernier moment?

MAURICE.

Si quelque trouble venait l'affaiblir, c'est de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté... j'en aurai besoin, je le sens, jamais l'amour de la vie ne m'aura parlé avec plus de force... je vous retrouve, je presse ces mains chères et respectables... à peine ai-je le temps de les baigner de larmes de joie, qu'une voix impitoyable viendra tout-à-l'heure, peut-être, m'appeler sur les lieux où ma fosse est déjà creusée.

LE MAJOR.

Si jé reste seul, qui de nous sera le plus à plaindre; mais pour ce moment terrible, mon fils, rassemble toutes tes forces, rappelle tout ton courage, et si tu dois mourir, que ce soit en soldat... Pour moi, le reste sera bien aisé, je n'aurai plus qu'à te suivre.

MAURICE.

Que dites-vous ? non, vivez pour les infortunés, vivez pour consoler ma Jenny, pour lui tenir lieu de père... Quelquefois vous donnerez ensemble des larmes à ma ma mémoire, et si je n'existe plus pour faire votre bonheur, du moins je vivrai dans votre souvenir.

LE MAJOR, étouffant ses sanglots.

Ah ! Maurice, mon fils !... quelle affreuse idée !

MAURICE.

On vient... mon père, du courage !...

(Ils se jettent en pleurant dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE XVI.

Les Précédents, FREDERIC.

(Un Officier sort avec Frédéric de la maison, et se dirige du côté de la caserne.)

LE MAJOR.

Frédéric ?.. eh bien, mon ami ?

FREDERIC.

Quel effroi se peint dans tous vos traits !... quel intérêt si vif...

LE MAJOR.

De grâce, répondez .. le Conseil...

FREDERIC.

Vient de prononcer son arrêt.

LE MAJOR.

Et cet arrêt ?..

FREDERIC.

Dans l'état où je vous vois... je crains...

LE MAJOR.

Ah ! je ne devine que trop... (à part.) Malheureux que je suis...

MAURICE, bas au Major.

Mon père, ne vous trahissez pas.

FREDERIC.

Mon ami, vous deplorez son sort, mais moi que dois-je faire ? moi dont la funeste imprudence cause aujourd'hui sa perte.

Le Contumace.

SCENE XVII.

Les Mêmes, JENNY, MAD. WERNER.

JENNY, voulant se dégager des mains de sa mère qui la retient.
Laissez-moi, laissez-moi.

MAURICE, à part.

C'est elle! ô mon cœur, affermis-toi.

JENNY.

Je ne l'ai pas encore vu depuis qu'il est malheureux. Maurice! mon ami, eh bien! quelle nouvelle?

MAURICE.

Jenny! chère Jenny, au nom du ciel; fuyez, ne restez pas...

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, éloignez-là, Madame.

MAD. WERNER.

Viens, viens ma fille.

JENNY.

M'éloigner! ne l'espérez pas... son sort! je veux le connaître; parlez, je vous en conjure.

(Les soldats sortent de la caserne et viennent former le carré.)

SCENE XVIII.

Les Mêmes, OFFICIERS du Conseil, Soldats.

L'OFFICIER, présentant le papier à Raymond.

M. le Major, voici le jugement que M. le Colonel vous ordonne de lire au prisonnier Maurice.

LE MAJOR.

Moi! il faut que je lise... Donnez, donnez. (à part.) Horrible situation!

JENNY.

Grand dieu! que vais-je apprendre!

(L'officier fait faire un roulement de tambour.)

LE MAJOR, d'une voix tremblante.

« Le Conseil de guerre du septième régiment, assemblé extraordinairement pour juger le nommé Maurice Lefèvre, déserteur contumace, le condamne à la peine de mort. »

La mort!..

(Elle tombe évanouie en poussant un cri déchirant, on s'empresse autour d'elle, l'Officier fait signe à quatre soldats de s'emparer du prisonnier; Maurice s'éloigne de Jenny, avec tous les signes de la plus vive douleur; il passe devant son père qui est resté anéanti; il lui serre la main sans être aperçu et cette action semble ranimer le courage du Major)

TABLEAU.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente d'un côté une partie de la citadelle, et d'anciennes fortifications. De l'autre plusieurs maisons isolées au fond de la ville. Au lever du rideau, la nuit. Des lanternes placées de distance en distance, éclairent seules la scène. On aperçoit de la lumière à travers une fenêtre de la première maison à gauche.

SCENE PREMIERE.

FREDERIC, Le Major RAYMOND.

LE MAJOR.

Laissez-moi, Frédéric, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

FREDERIC.

Que je vous laisse! et c'est à moi que vous pouvez le dire! Non, je ne vous quitte pas, votre état m'inquiète et m'épouvante; depuis hier une douleur mortelle se peint sur tous vos traits, la nuit s'avance et vous n'avez pas encore pris un instant de repos... je ne sais que penser... En ce moment encore où allez-vous? pourquoi venir dans ce faubourg, à l'extrémité de la ville?

LE MAJOR.

J'y viens pour consoler des malheureux, pour pleurer avec eux.

FREDERIC.

Comment ! Madame Werner et sa fille ?

LE MAJOR.

Elles sont dans cette maison.

FREDERIC.

Dans cette maison ! quel motif a donc pu leur faire quitter leur demeure ordinaire.

LE MAJOR.

Le besoin de se rapprocher de la Citadelle où l'infortuné Maurice était renfermé.

FREDERIC.

Etait renfermé, dites-vous ! Comment, n'y serait-il plus ?

LE MAJOR.

Non ; si près qu'il est de ses derniers momens, il a eu du moins la consolation de les passer auprès de celle qu'il aime.

FREDERIC.

Mais, comment a-t-il pu obtenir ?

LE MAJOR.

Le Colonel l'a permis.

FREDERIC.

Mon oncle !

LE MAJOR.

Oui-même, je vous l'atteste, Frédéric ; grâce à cette faveur, le malheureux a pu goûter encore quelques instans de bonheur ; hélas ! pourquoi faut-il que ce soient les derniers !

FREDERIC.

Ainsi donc, je n'en saurais douter, le sort du malheureux Maurice est la cause de l'état où je vous vois.

LE MAJOR.

Frédéric, vous le savez, j'adopte tous les infortunés, mais celui-là, hélas ! je l'ai vu trop tard.

FREDERIC.

Quelle impression terrible et profonde a-t-il donc produite sur votre âme... car enfin il est étranger pour vous... (*Mouvement du Major.*) Vous voudriez parler, vous vous taisez... n'est-ce pas plus votre ami ? Ah ! votre pitié est sans doute respectable, mais qu'elle ne puisse pas vous précipiter dans la tombe avec un malheureux que vous ne pouvez sauver.

LE MAJOR.

Que je ne puis sauver... oui, je ne le sais que trop.

FREDERIC.

Cependant, il ne faudrait qu'un mot, et si mon oncle cessait d'être inflexible...

LE MAJOR.

Il le sera toujours pour les déserteurs.

FREDÉRIC.

Depuis hier je n'ai pu le voir, le Général l'a fait appeler, et il n'est pas rentré chez lui de la nuit, mais je serai prévenu de son retour, Muller veille à sa porte, et...

LE MAJOR.

Muller ! quoi ! cet homme dont le zèle funeste...

FREDÉRIC.

Si vous saviez combien il est malheureux de ce qu'il a fait. Je ne me le pardonnerai jamais, m'a-t-il dit, et si je pouvais sauver Maurice, fut-ce aux dépens de mes jours, je n'hésiterais pas. Ma foi, son repentir m'a touché, et je l'ai chargé... Quel est ce bruit?..

SCENE II.

Les Précédens, MULLER, UN SERGENT et quelques Soldats.

Muller, le Sergent et les Soldats paraissent dans le fond. Les Soldats tenant au collet Muller, qui fait résistance.)

LE SERGENT.

Tu fais le mutin, je crois.. Allons, allons, au corps-de-garde.

FREDÉRIC.

C'est un homme qu'on arrête.

MULLER.

Mais je vous dis que je suis chargé par M. Frédéric, Capitaine français du septième régiment...

FREDÉRIC.

C'est la voix de Muller.

LE SERGENT.

Pas de raisons, pas accéléré, en avant, marche.

FREDÉRIC, aux Soldats.

Arrêtez, mes amis.

MULLER.

Ah ! c'est vous, M. Frédéric, parbleu vous arrivez bien.

FREDÉRIC, aux Soldats.

Je réponds de Monsieur.

MULLER.

C'est bien heureux... (*Aux Soldats.*) Hé bien, quand je vous le disais, vous me croirez peut-être une autre fois... si jamais j'ai le plaisir de me rencontrer avec vous.

(*Les Soldats sortent.*)

SCENE III.

MULLER, FREDERIC, LE MAJOR.

MULLER.

Ma foi, sans vous, Capitaine, c'était fini, j'allais coucher au violon... ce n'était pas ce qui me faisait peur, bien que je préfère cependant des plaisirs d'un autre genre, mais j'enrageais de ne pas pouvoir vous prévenir.

FREDERIC.

Mon oncle serait-il rentré?

MULLER.

Oui, il y a une heure à-peu-près.

FREDERIC.

Une heure! pourquoi donc n'êtes-vous pas venu plus tôt?

MULLER.

Plus tôt, plus tôt, c'est bien aisé à dire; mais il fallait savoir où vous étiez... J'ai couru chez Madame Werner, vous veniez d'en sortir; heureusement Marie m'a indiqué la route que vous aviez prise, et j'accourais de ce côté quand la patrouille...

FREDERIC.

C'est bon, c'est bon... vous n'avez rien dit à mon oncle?

MULLER.

Oh! pas un mot... mon Dieu, je sais trop bien maintenant ce qu'il en coûte pour parler.

FREDERIC.

Je cours auprès de lui; à revoir, mon cher Major, je reviendrai bientôt, et j'espère encore...

LE MAJOR.

Ah! pourquoi ne puis-je dire comme vous?

FREDERIC.

Suivez-moi, monsieur Muller, j'aurai sans doute besoin de vous.

MULLER.

Ah! disposez de moi, monsieur Frédéric, j'ai fait tant de mal!... je serai trop heureux si je puis le réparer.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

LE MAJOR.

Oui, Frédéric s'abuse, il n'obtiendra rien... il m'en a coûté

pour ne pas lui confier mon secret ; son amitié pour moi exigeait cet aveu , mais s'il savait que Maurice est mon fils , il croirait le sauver en découvrant ce mystère à son oncle , et il ne ferait que hâter l'instant qui doit me séparer pour toujours de mon fils... oui , la haine du Colonel ne m'est que trop bien prouvée , et si j'en pouvais douter , l'ordre qu'il a donné cette nuit suffirait pour me convaincre... Le condamné Maurice , a-t-il dit , sera libre jusqu'à l'heure fixée pour l'exécution , mais le major Raymond répondra de lui sur sa tête... Sur ma tête... si Maurice s'échappe , a-t-il pensé , le Major périra... C'est ma mort qu'il désire ; ah ! que ne puis-je à ce prix acheter les jours de mon enfant... mais sa fuite est impossible , j'ai en vain essayé d'en préparer les moyens ; pourtant j'ai trouvé des obstacles insurmontables , et il faut que son sort s'accomplisse... quelques heures encore , et je n'aurai plus de fils !... le malheureux ! il est là , peut-être , bercé d'un espoir que j'avois conçu moi-même ; peut-être se flatte-t-il de se soustraire au supplice qui lui est réservé , et il faut détruire d'aussi douces illusions .. ils attendent tous mon retour avec impatience , c'est le bonheur qu'ils espèrent , et c'est la mort que j'apporte ; et j'irais dire à mon fils... non , mon courage s'y refuse ! pour quelques instans encore , laissons-lui du moins l'espérance... On sort de la maison , c'est lui... ah ! fuyons , s'il me voyait , mes larmes me trahiraient.

(*Il s'éloigne par le fond, Maurice et madame Werner sortent de la maison avec précaution.*)

SCENE V.

MAD. WERNER, MAURICE.

MAURICE.

Prenez garde , le moindre bruit pourrait la réveiller.

MAD. WERNER.

Oui , oui , mon ami , je désire autant que vous...

MAURICE , s'arrêtant sur le seuil de la porte , et regardant dans l'intérieur.

Pauvre Jenny ! ses yeux appesantis et fatigués de pleurs , cèdent enfin au sommeil , elle repose... mais que je crains son réveil , qu'il sera douloureux !

MAD. WERNER.

Que dites-vous ?... votre père ne nous a-t-il pas laissé l'espérance ?...

MAURICE.

Si elle pouvait se réaliser , croyez-le bien , mon père serait déjà de retour.

MAD. WERNER.

Mais vous-même, tout-à-l'heure, vous paraissiez ne pas douter...

MAURICE.

Où, devant Jenny, mais à vous, ma mère, je puis dire tout ce que je pense; s'il eût été possible de me soustraire au sort qui m'est réservé, mon père n'aurait pas attendu si long-temps, d'ailleurs la nuit seule pouvait favoriser un semblable projet, et le jour commence à paraître... le jour... comme les heures se sont promptement écoulées!... (*Le son de la diane se fait entendre dans le lointain.*) Entendez-vous... cet air belliqueux?... il appelle les soldats sous les armes; il m'avertit, moi, qu'il faut me préparer à mourir.

MAD. WERNER.

Ah! mon ami, ces sinistres pensées... pourquoi faut-il?...

MAURICE.

Il faut, ma mère, il faut nous armer de courage pour cacher à Jenny la vérité le plus long-temps possible.

MAD. WERNER.

Hélas! elle ne la connaîtra que trop tôt... L'infortunée! comment supportera-t-elle un coup aussi funeste?... elle n'y survivra pas.

MAURICE.

Que dites-vous, ma mère? voulez-vous donc que ces idées affieuses m'accompagnent en quittant la vie; n'est-ce donc pas assez de mourir à la veille du bonheur, au moment où je retrouvais mon père, où j'allais avoir une épouse, où tant de liens m'attachaient à la vie... ah! par pitié, laissez-moi du moins emporter dans la tombe, l'idée qu'un jour, consolée de ma perte, Jenny pourra encore renaître au bonheur.

SCENE VI.

MAD. WERNER, JENNY, MAURICE.

JENNY, appelant dans la maison.

Maurice! Maurice!

MAURICE.

C'est elle! Ah! cachons lui bien.

JENNY, sortant de la maison en criant.

Maurice. (*Elle l'aperçoit et s'écrie avec abandon.*) Ah! vous voilà, mon ami.

MAURICE.

Qu'avez-vous, Jenny, votre émotion...

JENNY.

Ce n'est rien, mon ami, je vous revois, ce n'est rien... mais à mon réveil, ne vous trouvant plus, un pressentiment affreux s'est emparé de moi, je me suis crue séparée de vous, séparée pour toujours; tout mon sang s'est aussitôt glacé, et j'ai éprouvé, j'ai compris tout ce qu'un instant peut renfermer d'angoisses et de souffrances.

MAURICE.

Chère Jenny!

JENNY.

Mais me voilà remise, et dans ce qui m'est arrivé, je trouve une grande consolation; si je devais vous perdre, mon ami, je suis sûre maintenant de ne pas vous survivre, je sais comment on meurt.

MAD. WERNER, à part.

Elle me fait frémir.

MAURICE.

Que dites-vous, chère Jenny? Si ce malheur arrivait, n'avez-vous point une mère? devriez vous penser à mourir?

JENNY.

Le Ciel qui veille sur nous ne cessera pas de nous protéger; votre père va revenir, il vous sauvera et bientôt je n'aurai plus à trembler pour vos jours.

MAURICE, à part.

Oh! je n'ose la détrômer!

JENNY.

Malgré son espérance, je vous avoue que je n'étais pas encore tranquille, mais maintenant je le suis tout à fait.

MAD. WERNER.

Quel motif, ma fille...

JENNY.

Tout à l'heure dans mon sommeil, je pensais à vous, mon ami, vous veniez de partir pour la première fois, j'étais heureuse de ne plus vous voir... Bientôt je pressais ma mère d'aller vous rejoindre; cette bonne mère y consentait, et déjà nous faisons les apprêts du départ... j'étais d'une joie, jamais bonheur n'avait égalé celui que j'éprouvais... lorsque tout-à-coup je me suis réveillée.

MAURICE, à part.

Pour voir finir son erreur, l'infortunée!

JENNY.

Je n'en saurais douter, ce songe est un avertissement du Ciel, et un présage heureux de ce qui doit nous arriver... mais nous avons bien des choses à nous dire, il nous reste maintenant peu de temps à nous voir.

Le Contumace.

MAURICE, à part.

Oh ! oui, sans doute.

JENNY.

Il ne faut rien oublier. Quand vous serez au terme de votre voyage, vous nous écrirez, mon ami ; et vous ne serez pas longtemps seul... N'est-ce pas, ma mère, mon rêve s'accomplira, nous irons le rejoindre.

MAURICE, à part.

Me rejoindre !

MAD. WERNER.

Ma fille, tu sais que tes volontés sont les miennes, et que tout ce que tu désireras...

JENNY.

Ah ! ma bonne mère !.. Vous l'entendez, mon ami ?

MAURICE, à part.

Oh ! mon dieu ! si mon père revenait !..

JENNY.

Dans quelques jours, nous serons réunis pour ne plus nous quitter... Allons, bannissez cette tristesse... Je le sais, c'est notre séparation qui la cause.

MAURICE.

Oui, oui, Jenny, notre séparation.

JENNY.

Elle sera de courte durée.

MAURICE, apercevant Raymond qui paraît dans le fond.

Mon père !..

(Il fait signe à son père de ne pas approcher, Raymond se tient à l'écart.)

JENNY.

Allons, mon ami, du courage ; songez au malheur qui nous menaçait, nous devons nous trouver trop heureux de l'éviter.

MAURICE.

De l'éviter ! Oui, assurément... mais voici l'heure qui appelle les fidèles à la prière... j'ai besoin qu'une ferveur sincère appelle sur ma tête les faveurs du Ciel...

MAD. WERNER.

Oui, nous allons l'implorer pour vous.

JENNY.

Ah ! le Ciel exaucera nos vœux !.. comme je vais l'invoquer !.. Un devoir aussi sacré pouvait seul me décider à vous quitter ; mais nous serons bientôt de retour.

(Madame Werner et Jenny s'éloignent, le Major reparait.)

SCÈNE VII.

LE MAJOR, MAURICE.

LE MAJOR, avec une fermeté apparente.

A ma tristesse, tu devines, mon fils, quelle nouvelle je viens t'apprendre.

MAURICE.

Il n'est plus pour moi aucun espoir de salut, je m'y attendais, mon père.

LE MAJOR.

Allons, de la fermeté.... donne-moi ta main.... bien, elle ne tremble pas, c'est comme cela que je la veux... L'instant est venu où tu auras besoin de tout ton courage.

MAURICE.

Il ne m'abandonnera pas, mon père, je vous réponds de moi... Combien de temps nous reste-t-il encore ?

LE MAJOR.

Une heure !

MAURICE.

Une heure !

LE MAJOR.

Et celle-là m'appartient, je ne te quitte plus ; t'affermir, t'encourager, est un devoir trop précieux et que je ne cède à personne... Emploi terrible, j'espère te remplir !

MAURICE.

Quoi ! mon père, vous serez là au moment..

LE MAJOR.

Oui, je le veux, je le dois... Ignores-tu que c'est moi qui donne le signal ?..

MAURICE.

Le signal de ma mort ! vous, mon père...

LE MAJOR.

Si je m'y refusais, il faudrait t'abandonner, et jusqu'au dernier moment, je veux être auprès de toi.

MAURICE.

C'est trop présumer de vos forces, mon père ; au nom du Ciel, épargnez-vous ce spectacle, ayez pitié de vous-même, mon cœur tremble pour le vôtre.

LE MAJOR.

Ne songe point à moi, l'extrême malheur enfante l'extrême courage.

MAURICE.

Mais le trépas ne sera pour moi qu'un instant, c'est vous seul qui souffrirez long-temps... Mon père, je vous en conjure, renoncez à cette funeste résolution.

LE MAJOR.

Y renoncer ! non jamais !.. jusqu'à présent tout déserteur a trouvé en moi un père ; je croyais te voir, t'embrasser dans chacun d'eux , et je t'abandonnerais ! et je perdrais le fruit du plus cruel apprentissage !.. Non... sans doute je succomberai de douleur, eh bien, n'entends-je pas déjà l'heure qui m'appelle ; elle ne doit plus tarder ; qu'ai-je à attendre encore sur la terre ? Tu aplanis pour moi le chemin de la tombe...

MAURICE.

Ah ! mon père, cette cruelle idée...

LE MAJOR.

Point de faiblesse, mon fils, oublions s'il se peut les liens qui nous unissent, soyons hommes, et que la raison seconde notre courage. Point de retour vers le passé, efface tes souvenirs et ne pense qu'à l'instant qui va suivre. Si tu étais tombé sur le champ de bataille, c'eût été sans regrets... Eh bien, songe que ta mort sera plus utile que ta vie ; ta mort retiendra sous les drapeaux ceux qui seraient tentés de t'imiter ; en périssant, tu préviens leur perte ; tu conserves des défenseurs à ta patrie.. Embrasse cette idée digne d'un soldat, et dis à toi-même : si j'ai trahi la loi de mon pays, il n'aura rien à me reprocher, la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

MAURICE.

Oui, oui, mon père, vos paroles élèvent mon âme, elles me rendent toute mon énergie ; je le sens, il peut y avoir aujourd'hui pour moi quelque gloire à mourir.

LE MAJOR.

Bien, bien, mon fils, ton courage me répond que je puis sans crainte maintenant t'imposer le dernier sacrifice qu'il te reste à accomplir.

MAURICE.

Le dernier sacrifice !

LE MAJOR.

Il te sera plus pénible que celui de ta vie, mais tu ne saurais hésiter.

MAURICE.

Que voulez-vous dire, mon père ?

LE MAJOR.

Jenny et sa mère vont bientôt revenir.

MAURICE.

Eh bien !

LE MAJOR,

Il ne faut pas qu'elles te retrouvent ici.

MAURICE.

Quoi ! vous exigeriez...

LE MAJOR.

Tu dois fuir à l'instant par pitié pour elles et pour toi... Evitons leurs cris, leurs larmes, leur désespoir ; ils rendraient ton trépas plus douloureux, et tu mourras sans avoir à souffrir de leurs derniers adieux.

MAURICE.

O Ciel ! Jenny, je ne la reverrais plus !

LE MAJOR.

Eh bien, te sens-tu la force de me suivre ?

MAURICE.

Un instant, mon père, un seul instant.

LE MAJOR.

Tu hésites, ton courage faiblirait-il ?

MAURICE.

Oui, je l'avoue, me priver des derniers regards, des derniers embrassemens de Jenny !.. Mais je ne succomberai point. O mon dieu ! c'est à toi que j'offre les tourmens dont mon âme est déchirée... Jenny, chère Jenny ! que vas-tu devenir ? Ta voix m'appellera ! et je n'y serai plus... Mais c'est pour toi, pour toi seule que je consens... Mon père, puisqu'il le faut, allons, arrachez-moi de ces lieux... oui je remporterai cette terrible victoire.

(*Ils vont s'éloigner, madame Werner et Jenny paraissent ; le Major et Maurice s'arrêtent consternés ; Jenny court avec joie vers le Major.*)

SCENE VIII.

MAD. WERNER, JENNY, MAURICE, LE MAJOR.

JENNY, au Major

Oh ! vous voilà, Monsieur... eh bien, avez - vous réussi ? tout est-il prêt, la fuite est-elle assurée ?

MAURICE, s'empresse de répondre.

Oui, oui, Jenny, je pars à l'instant.

JENNY.

Mais tout est-il bien prévu ? êtes-vous sûr qu'il ne court aucun danger.

MAURICE.

Non, dans une heure je serai à l'abri de toute crainte... mais le temps presse...

JENNY.

Sans doute, il faut se hâter, je vous aime trop pour vous retenir.

MAURICE.

Adieu, adieu, chère Jenny.

JENNY.

Adieu ! quel mot affreux... à revoir, mon ami.

MAURICE.

Eh bien, oui, oui. (*Levant les yeux au ciel.*) A revoir.

MAD. WERNER, à part.

Malheureuse ! je ne devine que trop...

LE MAJOR, à part.

Ah ! son courage l'emporte sur le mien.

(*Jenny a regardé Maurice fixement. Elle exprime sa surprise et son effroi ; elle jette les yeux sur le Major et sur sa mère, et s'écrie :*)

JENNY.

Quel affreux soupçon !... cette douleur, ce désespoir au moment où il échappe à la mort... Grand Dieu ! voudrait-on me tromper ?

MAURICE.

Non, non, Jenny, ne croyez pas...

JENNY.

Mais le ton dont vous me le dites... le trouble, la tristesse qui se peint ici dans tous les traits ! ah ! je n'en saurais douter, on me trompait... malheureuse ! tout espoir est perdu !...

MAURICE.

Non, ma Jenny, mais laisse-moi, les momens sont précieux...

JENNY.

Oh ! je ne te quitte pas, cruel ; c'était un dernier adieu que tu me faisais... tu voudrais m'échapper pour courir à la mort... et c'est vous, vous son père, qui l'y conduisiez.

LE MAJOR.

Infortunée, écoute : eh bien oui, tout espoir est perdu, mais que veux-tu faire ? que peuvent tes larmes devant la loi qui commande ?

JENNY.

Et quoi, cette loi barbare, vous voulez que mon cœur s'y soumette, tant de constance ne m'appartient pas... Mais vous, où trouvez-vous donc ce courage qui m'épouvante, vous le traînez au supplice, et vous l'aimez, et vous êtes son père !

LE MAJOR.

Ta douleur t'égare, ma fille, rappelle ta raison, et si tu l'ai-

mes, n'affaiblis pas son courage; laisse-le terminer sa vie sans honte et sans faiblesse.

JENNY, saisissant de nouveau la main de Maurice.

Que je le laisse! ah! parlez-moi plutôt de subir la mort avec lui.....

MAURICE.

Chère Jenny, laisse, laisse... ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets... il faut nous séparer.

JENNY, courant à lui.

Ah! jamais, jamais... par pitié ne m'abandonnez pas, ou j'expire à ses pieds. (*Elle se jette aux pieds de Maurice, qu'elle tient avec force.*)

SCENE IX.

Les Mêmes, FREDERIC.

FREDERIC.

Que vois-je! cette douleur, ce désespoir, calmez-vous, mes amis; Maurice, j'accours pour vous sauver.

TOUS.

Le sauver!

FREDERIC.

J'espérais en mon oncle, je croyais pouvoir fléchir sa rigueur, vain espoir, il a rejeté mes prières; mais j'avais juré que Maurice ne périrait pas, et j'accomplis mon serment; le temps presse, écoutez: le régiment attend Maurice; les soldats qui doivent le conduire sont rangés dans la cour de la citadelle; mais au bout de cette petite rue qui mène à la porte de la ville, Muller et mon domestique attendent avec une chaise de poste; ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire; cette sauve-garde servira en mon nom de passe-port à Maurice, et tout lui assure une retraite prompte et facile.

LE MAJOR, l'embrassant.

Oh! mon ami, vous me rendez la vie.

MAURICE, lui serrant la main.

Ami généreux, comment vous exprimer.

MAD. WERNER.

Ah! monsieur!...

JENNY.

Vous êtes notre sauveur à tous.

(*Tout le monde lui exprime sa reconnaissance.*)

FREDERIC.

Eh bien, eh bien, que faites-vous, mes amis? ne songez qu'à

Maurice ; les momens sont comptés , hâtez-vous de partir... tenez, prenez ce passe-port , cette bourse aussi , vous n'avez pu songer... et point d'adieux ; venez, venez.

LE MAJOR.

Oui, ne perdons pas un instant.

(*Tout le monde entoure Maurice; il va partir; Muller accourt*)

SCENE X.

Les Mêmes, MULLER,

MULLER.

Ah ! vous voilà ! je m'impatientais et je craignais...

FRÉDÉRIC.

Il s'éloigne à l'instant.

MULLER.

A merveille, tout est prêt, dépêchez-vous...

LE MAJOR, pressant son fils.

Oui, oui, adieu, adieu. (*A demi voix.*) Oh ! qu'il parte, et que je meure pour lui ; je serai trop heureux.

MULLER, au Major.

Comment, et vous, monsieur le Major, est-ce que vous ne partez pas ?

LE MAJOR.

Non sans doute, je n'ai pas besoin...

MULLER.

Au contraire, malheureux ! que faites-vous ? vous ignorez donc que vous répondez de lui sur votre tête.

TOUT LE MONDE.

Sur sa tête !

LE MAJOR.

Qui vous a dit cela, Monsieur ; c'est une erreur... non, ne croyez pas.. Partez, hâtez-vous, le temps presse.

MAURICE, revenant sur ses pas.

Que je parte avec un pareil doute ! ah ! plutôt perdre mille fois la vie.

MULLER.

Oui, je le répète, le Major est perdu s'il reste, l'ordre du Colonel est positif, je viens de l'apprendre d'un officier ; et le fait est tellement connu, que tout le régiment tremble maintenant que Maurice ne puisse s'échapper

MAURICE.

Malheureux ! et je partais et je vous livrais à la mort ! à quels

regrets affreux ne m'exposiez-vous pas. Oh ! maintenant mon devoir est tracé ; ou je reste, ou nous fuyons ensemble, choisissez, c'est à vous de prononcer, mon père.

MULLER ET FRÉDÉRIC.

Son père !

JENNY.

Ah ! fuyez, fuyez avec lui, n'hésitez pas, le moindre retard peut le perdre.

LE MAJOR.

Qui, moi, que j'abandonne mes drapeaux ! qu'à cinquante ans je devienne déserteur ! non, non, jamais.

JENNY.

Mais si vous restez, il ne partira pas ; songez qu'il est votre fils, et que votre résistance le conduit à la mort.

LE MAJOR.

Je sacrifiais ma vie pour lui ; mais l'honneur, je ne le puis...

MAURICE.

Oui, oui, mon père, vous avez raison ; voici l'instant de mettre en pratique les leçons de courage que vous m'avez données ; et si l'amour paternel vous aveuglait au point de vous faire trahir vos devoirs, c'est moi qui vous les rappellerais ; je n'achèterai jamais ma vie au prix du déshonneur de mon père.

JENNY.

Malheureux ! que dites-vous ? que faites-vous !... tant de vertu !... mais elle vous perd... les momens sont comptés, on va venir, songez-y bien ; quelques minutes encore, et la victime va marcher au supplice.

LE MAJOR.

Ah ! cette affreuse idée... mon ami, je t'en supplie, écoute-moi, qu'un plomb meurtrier me frappe, ou que je succombe de douleur, n'est-ce pas toujours mourir ? moi je n'ai plus que peu de jours à passer sur la terre, tandis que toi, périr à la fleur de ton âge, lorsque la vie est encore pleine d'avenir et d'espérance... laisse-moi du moins emporter dans la tombe la consolation d'avoir sauvé tes jours... au nom du ciel ne me refuse pas, ne repousse pas les derniers vœux d'un père... mon fils, consens à vivre, et je meurs trop heureux...

MAURICE.

Que dites-vous, mon père ! qu'osez-vous me proposer ?

SCENE XI.

Les Mêmes, un OFFICIER, Soldats.

(*Quatre Soldats et un Officier paraissent dans le fond.*)

JENNY.

Grand Dieu ! des soldats !... on vient le chercher.

LE MAJOR.

Il est trop tard !

JENNY.

Qu'avez-vous fait ? vous perdez votre fils.

MAURICE, à Jenny.

Silence, ne prononçons plus ce nom ; maintenant je ne suis plus son fils... au nom du ciel ne le condamnez pas à partager mon déshonneur ; et vous, mon père, ne vous trahissez pas... Adieu, adieu Jenny.

(*Il court se placer au milieu des Soldats, et il sort avec eux.*)

JENNY.

Il s'échappe, grand Dieu ! Maurice ! Maurice !

L'OFFICIER, placé devant les soldats, la retient.

Demeurez, Mademoiselle, vous ne pouvez le suivre.

MAD. WERNER, court à elle et la retenant.

Ma fille, que veux-tu faire ?

JENNY.

Laissez-moi, laissez-moi le revoir un seul moment, laissez-moi du moins mourir à ses côtés.

LE MAJOR.

Madame, par toute l'autorité que vous avez sur elle, arrêtez ses pas.

FRÉDÉRIC.

Quoi, mon ami ; vous allez ?...

LE MAJOR.

Où mon devoir m'appelle.

SCENE XII.

JENNY, MAD. WERNER, quelques femmes.

JENNY, que l'on retient.

Non, non, laissez-moi, je meurs si vous m'arrêtez.

MAD. WERNER.

Ma fille, je t'en conjure.

JENNY.

Et vous aussi, ma mère, vous êtes leur complice! Ils l'entraînent à la mort, et vous voulez que je l'abandonne; ils vont l'assassiner, et je ne suis pas là pour détourner ou recevoir le coup qui doit le frapper.

MAD. WERNER.

Ménage une mère; crois-tu donc que je ne souffre pas autant que toi.

JENNY.

Autant que moi! non, c'est impossible... (*Le tambour se fait entendre.*) Qu'entends-je! quel son frappe mon oreille? ce bruit sinistre! serait-ce pour lui!..... Tous mes sens sont glacés.... (*Elle tombe à genoux.*) Je crois voir le bandeau fatal sur son front... moment terrible!.. il va périr, et l'on m'empêche encore d'aller à lui... Ah! par pitié!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LE MAJOR, et ensuite MAURICE, OFFICIERS
Soldats, Peuple.

(*Le Major accourt le premier pendant que les soldats défilent et avant que Maurice n'ait paru.*)

JENNY.

Grand dieu! tout serait-il fini!..

LE MAJOR.

Vous êtes encore là!.. Oh! fuyez malheureuses! fuyez, je m'arrache à la douleur pour épargner la vôtre... évitez un spectacle affreux, épouvantable...

JENNY.

Quel spectacle?

MAD. WERNER.

Que voulez-vous dire?

LE MAJOR.

On le conduit... on l'entraîne à la mort, et c'est ici, à cette place qu'il va la recevoir.

JENNY.

Ici!

MAD. WERNER.

Grand dieu!

LE MAJOR.

Par pitié pour vous , par pitié pour lui-même , ne restez pas , fuyez.

JENNY.

Je le reverrai , c'est le Ciel qui nous protège... il ne devait pas périr sans moi... (*A ce moment Maurice paraît.*) C'est lui!... Ah ! Maurice ! Maurice !

(*Elle passe au milieu des soldats , les écarte et se précipite dans les bras de Maurice.*)

MAURICE.

Grand dieu ! Jenny !.. ah ! mes amis , au nom du Ciel , séparez-nous , entraînez-la,...

JENNY.

Et c'est toi qui le demande ! (*A ceux qui l'entraînent.*) Non , non , laissez-moi , laissez-moi mourir avec lui... Que faites-vous , je ne le verrai plus... Ah ! c'en est fait... je me meurs.

(*Elle s'est dégagée des mains de ceux qui la retenaient , elle cherche Maurice , mais elle ne le voit plus ; ses jambes fléchissent , elle tombe.*)

MAURICE , s'élançant vers elle.

Elle succombe ! l'infortunée ! elle est morte et c'est moi qui la tue... Non , elle respire encore .. elle vivra. (*On emporte Jenny évanouie.*) Ah ! profitons de ces instans... (*Aux soldats.*) Messieurs , hâtez-vous. (*Il s'approche du Major et à demi-voix.*) Et vous , mon père , du courage !

LE MAJOR , lui serrant la main.

Oui , adieu... adieu... (*Il vient de le laisser s'éloigner , mais il jette les yeux sur lui , il n'y résiste pas et s'élançe dans ses bras. C'est Maurice qui le quitte ; l'Officier s'est approché , et Maurice va se placer à l'endroit qu'on lui indique ; on lui offre le bandeau , il le refuse ; il s'agenouille , et puis les soldats se préparent ; pendant ce temps le Major est resté sur l'avant-scène , plongé dans une morne stupeur.*) Moment terrible ! le voilà donc arrivé... Il faut que ce soit moi qui donne cet affreux signal .. et c'est pour mon fils... je me croyais plus fort...

L'OFFICIER.

M. le Major , tout est prêt... quand vous voudrez...

LE MAJOR , tressaillant.

Quand je voudrai... Oui , oui... (*Il tire son épée.*) Que vais-je faire?... Oh ! mon dieu ! pourrai-je... (*Il veut donner le signal , son bras retombe , puis tout-à-coup il s'écrie :*) Non , je n'ai pas cet affreux courage , la nature l'emporte , et m'arrache mon secret... Celui que vous voyez , apprenez tous qu'il est mon fils.

TOUT LE MONDE.

Son fils !

LE MAJOR.

Oui, mon malheureux fils, tuez-nous tous les deux, frappez deux victimes.

(Il se précipite dans les bras de son fils, et le tient étroitement embrassé, tous les soldats quittent leurs rangs, mettent bas les armes ; ils entourent le Major et son fils.)

TOUS LES SOLDATS.

Jamais, jamais !

LE SERGENT, à ses camarades.

Mes amis, mes amis, le Colonel est inflexible ; mais courons, courons tous nous jeter aux pieds du Général, lui demander grâce ; quand il saura la vérité, il sera comme nous, ému, attendri, et il pardonnera.

TOUS.

Oui, oui, chez le Général, chez le Général !

(Tous les soldats se pressent autour du Major et de Maurice, ils les portent, ils les entraînent, ils vont sortir.)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, FREDERIC.

FRÉDÉRIC.

Arrêtez, arrêtez, mes amis... Maurice, mon cher Maurice, il est encore temps, et j'en bénis le Ciel.

MAURICE.

Qu'y a-t-il donc ?

LE MAJOR.

La joie se peint dans tous vos traits.

FRÉDÉRIC.

Apprenez qu'il vient d'arriver à l'instant au quartier-général, l'ordre d'une amnistie entière pour tous les déserteurs qui auront rejoint leurs drapeaux avant un mois.

TOUT LE MONDE.

Il est sauvé ! il est sauvé !

(Muller a paru sur le seuil de la porte et rentre précipitamment.)

SCÈNE XV.

LES Mêmes, JENNY, MAD. WERNER, MULLER.

JENNY, accourant.

Serait-il vrai ! il est sauvé ! ah ! mon ami !

MAURICE.

Chère Jenny ! (*Ils sont dans les bras l'un de l'autre.*) Oui, ma Jenny, le bonheur va renaître pour nous. (*Aux soldats.*) Mes amis, j'ai beaucoup souffert, mais je fus bien coupable, j'avais quitté mes drapeaux... Si l'amnistie me conserve la vie, il me reste l'honneur à recouvrer, et c'est en combattant qu'il doit m'être rendu... Dès aujourd'hui, je reprends ma place dans vos rangs, je redeviens soldat, j'accomplis mon serment... Cet habit... j'avais juré hier qu'il ne me quitterait plus.

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.